
VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget

ANNALES MAÇ∴

TOME VI.

Deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque impériale, conformément à la Loi.

ANNALES MAÇ∴,

DÉDIÉES

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LE PRINCE CAMBACÉRÈS,

Archi-Chancelier de l'Empire,

et G∴ M∴ de l'O∴ M∴ en France.

PAR CAILLOT, R∴ C∴

TOME VI.

PARIS,

Chez CAILLOT, Imprimeur-Libraire,
quai des Augustins, n°. 9.

5808.

ANNALES MAÇ.˙.

DE L'ORIGINE

ET DE L'ÉTABLISSEMENT

DE LA MAÇ.˙. EN FRANCE.

D'une trop longue nuit dissipez le nuage,
Et nos derniers neveux béniront votre ouvrage.

(*Init. d'Homère aux mystères maç.˙.*)

Cette planche a remporté le prix de littérature maçonnique en prose, proposé par la R.˙. L.˙. Saint-Louis des Amis-Réunis, *à l'Or.˙. de Calais, au concours de l'an* 5808.)

Une société répandue sur toute la surface du globe, qui se perd dans la nuit des siècles, qui fut souvent tourmentée, qu'on a toujours calomniée, et

*

qui brille enfin aujourd'hui sous la protection du plus grand des souverains, une telle société doit nécessairement attirer les regards des amis de la philosophie, et exciter les recherches des sectateurs de la vérité. Quelle est-elle? quelle est son origine? comment, et depuis quand, s'est-elle introduite parmi nous? voilà les premières questions qui s'offrent naturellement, quand on a franchi la barrière qui sépare l'Ordre maç∴ du reste de la société, et cet Ordre ne peut que gagner à leur développement, puisqu'il est destiné, par son essence, à passer les hommes au creuset des épreuves, pour les rendre meilleurs et plus heureux.

On peut définir la maç∴, le point de réunion d'une classe d'hommes unis entre eux par les liens de l'estime et de l'amitié. Lien consolateur! institution sublime! ton culte ne date pas de plusieurs siècles; quelques années ont à peine éclairé tes autels; mais ton existence n'en est pas moins antique; ton

image n'en remonte pas moins au berceau des premières sociétés.

En effet, l'ère maç.·. comptant 5808 ans, on paraît en droit de conclure que la maç.·. existe depuis cinquante-huit siècles, et ce système n'est pas sans vraisemblance. Si, après leur chûte, nos premiers parens eurent nos goûts et nos besoins, la terre étant nue et dépouillée, il est certain qu'ils durent être d'abord livrés aux plus horribles privations. Mais quand leur postérité eut acquis de l'accroissement, l'industrie, appuyée du secours des bras, dut nécessairement adoucir la rigueur de leur sort, et cette époque remonte à Tubalkin, qui le premier coula l'airain et forgea le fer. Son siècle, qui doit être cher à tous les hommes et particulièrement aux Maçons, fut celui de la naissance des arts, et vit s'élever les deux fameuses colonnes de l'antiquité, dont l'une était de pierre pour résister à l'eau, l'autre de brique pour résister au feu, deux élémens qui, selon la prédiction

d'Adam, devaient opérer la destruction du genre humain. Gardons-nous cependant d'adopter l'opinion qui fait descendre les Maç.·. des manouvriers qui élevèrent ces deux colonnes, ou de ceux qui dans la suite bâtirent la tour de Babel, les pyramides Egyptiennes, ou même le temple de Salomon. Cette opinion a pu naître du titre sous lequel nous sommes désignés; mais l'Ordre maç.·. ne doit pas plus sa naissance à des manouvriers, que l'Ordre de la Jarretière ne doit la sienne à des tisserands. Ces ouvriers, qu'on voudrait nous donner pour ancêtres, pouvaient exécuter matériellement des superbes pièces d'architectures; mais leur génie fut sans doute trop étroit pour embrasser l'étendue immense d'un édifice dont la perfection n'est pas atteinte depuis tant de siècles.

Si parmi les Maç.·., les uns aiment à se perdre dans l'obscurité de leur origine, si d'autres s'énorgueillissent de compter cinquante-huit siècles, il en

est qui, persuadés, comme la plupart des femmes, que la jeunesse n'ôte rien au mérite, sont bien aises de se retrancher quelques centaines d'années, et ne veulent descendre que de Noé. Quoique la vérité ne gagne rien à leur système, il ne fait du moins aucun tort à la morale. L'arche dans laquelle fut sauvé le genre humain n'est, disent-ils, que le symbole de l'âme agitée sur la mer des passions, et échappant au déluge des vices. Ils appuyent encore leur opinion sur la fameuse tour de *Babel*, qui fut construite par les descendans de Noé pour leur servir au besoin de point de réunion; ils y trouvent beaucoup d'analogie avec les signes mystérieux qui réunissent les Maç.·. dans quelques lieux de la terre qu'ils se trouvent dispersés.

Après Noé, le premier fondateur qu'on donne à la maçonnerie est *Nemroc*, un de ses descendans; on dit qu'il fut le premier qui bâtit des villes, et il passe pour avoir été le premier roi.

Quoi qu'il en soit de ces systêmes ou

de ces opinions, il est vrai de dire que les deux peuples les plus fameux dans l'histoire maçonnique sont les Egyptiens descendus de *Cham*, et les Juifs descendus de *Sem*, deux des enfans de Noé. L'Egypte porte, en effet, dans l'écriture, le nom de *Méraim*, un des descendans de *Cham*, et les Juifs reconnaissent pour leur père *Abraham*, fils de *Tharé*, issu de *Sem*. Cherchons donc dans l'histoire de ces deux peuples un flambeau qui puisse nous diriger dans le labyrinthe que nous parcourons.

Les Egyptiens sont le peuple dont il nous reste les notions les plus étendues et les plus anciennes. Leur histoire, qui nous est transmise par les Grecs, se divise en temps fabuleux, temps héroïque et temps vrai; c'est le premier de ces âges qui a donné naissance aux mystères d'Isis, si fameux dans les annales de ce peuple.

Tout ce qu'on démêle de vrai dans la fable de cette déesse, c'est que la sagesse d'Osiris et la vertu de son épouse leur

firent décerner les honneurs divins, par un peuple qui avait perdu de vue les vérités primitives, pour se jeter dans l'idolâtrie, et qui s'était abruti au point de se croire lui-même formé du limon qui fertilisait ses champs. Il fallait pour cela donner à l'idole une origine surnaturelle, et la superstition avait accrédité cette monstruosité. Dans la suite des temps, les sages qui ne s'étaient pas laissés aveugler par les ténèbres de l'ignorance, mais qui n'auraient pu fronder impunément les opinions vulgaires, imaginèrent du moins d'en faire leur profit; à cet effet, *ils s'emparent de la fable, ils dressent à Isis des autels dont ils s'établissent les prêtres*; ils environnent son culte d'emblêmes amphibologiques qui figurent les idées extravagantes du peuple, et dont le véritable sens doit être enseveli dans leurs temples. En même temps, ils fondent une école où ils n'admettent que les hommes les plus éprouvés, à qui ils puissent sans danger communiquer la science des vérités au-

ciennes, et de celles qu'ils avaient puisées eux-mêmes dans leurs méditations. Tous ceux qui étaient initiés dans leurs mystères devenaient les enfans de la lumière; mais le nombre en était très-petit; il eût été dangereux de prodiguer ces connaissances à des hommes qui n'en eussent pas été dignes; et la crainte de heurter un peuple qu'il était si facile de gouverner par ses préjugés, devait rendre très-circonspects ces sages dont la sûreté ne reposait que sur leur secret. Aussi les épreuves les plus sévères précédaient toujours la réception des initiés. Il fallait braver tous les élémens, et se montrer maître de toutes ses passions avant que d'être introduit dans les secrets mystères. Ce fut avec ces précautions que ces sages firent de leurs écoles un foyer de lumières qui se communiquèrent à la Grèce, à Rome, et se répandirent ensuite chez tous les peuples de l'univers.

En rapprochant la Maç∴ égyptienne de celle d'aujourd'hui, on voit que notre

but et notre secret sont les mêmes que ceux de ces anciens philosophes. Comme eux nous nous isolons du commerce des hommes pour pratiquer, dans le silence, des vertus que la dépravation semble avoir anéanties sur la terre; comme eux, nous cherchons la trace des vérités éternelles dans un sentier que les torrens des vices n'ont pas encore fait disparaître; comme eux, enfin, nous enveloppons nos principes et notre morale dans des figures symboliques qui ne sont pour le profane que des images grossières, vides de sens et d'intérêt. Ainsi chez eux, une figure demi-nue dont la tête était rasée à moitié, était le symbole parlant du soleil, qui ne se découvre jamais en entier au même moment à tout l'univers; les cheveux coupés dont il ne lui restait que la racine, indiquaient que cet astre inépuisable a la faculté de renaître; ses aîles marquaient la rapidité de sa course; l'urne suspendue à sa main droite, annonçait qu'il est la source de tous les

biens; et le bâton augural qu'il portait à sa main gauche, était l'emblême heureux de la sollicitude avec laquelle il prévient les besoins des mortels.

Isis, balançant sur ses genoux son fils Horus, était un des hiéroglyphes les plus ingénieux et les plus vrais des Egyptiens. Ce grouppe est l'image du gouvernement et du peuple. Peut-on mieux peindre la confiance de ce dernier dans l'autorité qui le gouverne, que par la sécurité avec laquelle un enfant repose sur les genoux de sa mère?

Le peuple s'appuyant sur le sceptre de la loi était représenté sous la forme d'un géant aveugle, marchant à l'aide d'un long bâton surmonté d'un œil ouvert.

Une langue et une main dans un même cadre étaient pour les profanes les deux objets capables de fléchir les dieux; la langue par les prières, la main par les offrandes, et les initiés y voyaient d'un seul trait les deux facultés qui ont mis l'homme au-dessus de tous les êtres animés, le tact et la parole.

Un serpent qui mord sa queue et qui se tue lui-même, était l'emblême du méchant qui doit être un jour la victime de ses crimes; une pie déchiquetant une feuille de laurier, était l'image de la calomnie qui persécute les sages et les savans, et la bonne foi était peinte par une figure tendant la main gauche; enfin cette langue parlante, que les prêtres d'Egypte portèrent à sa perfection, avait le mérite de l'éloquence la plus sublime et de la plus savante précision; elle était de tous les temps, de tous les peuples, et ce qu'elle exprimait n'était pas susceptible d'être dénaturé. Ce fut à l'ombre de ces symboles figurés, que le dépôt des vérités premières fut intact, et que l'on força un peuple imbécille à révérer la divinité et à respecter ses droits, sous les images les plus grossières et sous les formes les plus superstitieuses.

Après avoir tracé l'origine et l'aperçu de la Maç.·. égyptienne, je devrais peut-être en suivre tous les détails; je devrais

dire comment les hiérophantes d'Héliopolis rendaient au soleil l'hommage le plus majestueux et le plus digne de ce grand flambeau du monde, en faisant de son temple une sphère vivante où l'œil enchanté découvrait tout le mécanisme de la nature dans ce qu'elle a de plus imposant. Je devrais parler des recherches que les prêtres de Memphis avaient fait de la science numérique, et dire comment le nombre ternaire était sacré chez eux ainsi que chez les Maç.·. d'aujourd'hui. Passant ensuite au collége de Thèbes, on verrait quelles précautions ses prêtres avaient établies, et par quelles épreuves ils s'assuraient des initiés qui voulaient connaître les derniers secrets. Puis, parcourant successivement tous les peuples qui se sont instruits à l'école égyptienne, les gymnosophistes de Méroë, les mages de l'Inde, les cénobites de Brachmé, nous trouverions sans cesse l'image vivante de la Maç.·. chez ces sages uniquement occupés de l'étude des lois, des arts et

de la morale; mais les bornes que je me suis prescrites, me forcent de franchir les mystères de ces peuples antiques, pour nous rapprocher de la Maç.·. Salomonique, qui doit principalement intéresser les Maç.·. d'aujourd'hui.

Ne nous arrêtons pas à la naissance du peuple Juif, ni aux malheurs qui l'ont accablé dans l'empire de Pharaon; mais faisons avec lui le passage de la mer rouge, et suivons-le dans le désert où fut construite l'arche fameuse qui donna naissance au temple célèbre destiné à le recevoir. Là, dans un sol aride, sans ressources, sans provisions, nous voyons ces Arch.·. courageux élever cette arche qui devait être leur point de ralliement et leur bouclier contre leurs ennemis, et qui produisit des miracles de patience, de travail et de soumission. Moïse, qui les dirigeait, profita du séjour de son peuple dans cette terre sauvage, pour établir le gouvernement, fixer les fêtes, régler les cérémonies et préparer la conquête de la terre promise.

Cette conquête dura six ans; elle se termina sous la conduite de Josué, et les Israélites entrèrent enfin dans cette terre, qui n'aurait eu rien de remarquable, sans l'enthousiasme d'un peuple qui avait mis toute sa félicité à la posséder ; disons que ce fut à cet enthousiasme dégénéré en fanatisme, qu'on dut, dans la suite, l'idée du temple fameux entrepris par David, et terminé par Salomon.

Il serait sans doute inutile de rappeler à des Maç.·. les circonstances diverses qui accompagnèrent la construction de ce temple, le nom et les malheurs des principaux ouvriers, l'ordre et la distribution des travaux, ordre si admirable et si digne du grand architecte qui y présidait. Il devint le centre d'unité où les Israélites allaient porter leurs vœux et leurs offrandes ; il devint le nœud sacré de la chaîne qui unissait les hébreux : aussi furent-ils invincibles, tant qu'ils vinrent s'y rallier ; mais lorsque la division s'introduisit parmi

eux, ils furent attaqués et vaincus à plusieurs reprises; leur temple fut souvent pillé et profané jusqu'à ce que Vespasien, succédant à Néron dans l'empire de Rome, leur déclara la guerre, brûla la ville, détruisit le temple, et extermina leurs armées. Ceux qui échappèrent aux flammes, au massacre ou à l'esclavage se dispersèrent chez les divers peuples parmi lesquels ils ont vécu, depuis cette époque, errans, sans lois, sans patrie, au milieu de la haîne et du mépris; tantôt voués aux insultes et à l'ignominie, et tantôt victimes des plus accablantes persécutions.

La ville de Jérusalem n'existait plus depuis deux siècles, lorsque le grand Constantin, ayant embrassé le christianisme, la répara, l'embellit, et fit reconstruire le temple avec ses propres débris. Pour prévenir la confusion parmi les ouvriers, les architectes adoptèrent l'ordre et les divisions qui avaient été suivis par Salomon; l'entreprise fut menée à sa fin, et le temple fut donné

aux Chrétiens, qui en jouirent pendant quelque temps; mais les Sarrazins s'étant par la suite emparés de la ville, il ne leur fut plus permis de célébrer leurs mystères; les persécutions recommencèrent, les Chrétiens furent forcés de dissimuler leur état, plusieurs même embrassèrent la religion de leurs persécuteurs. Alors ceux qui étaient demeurés fidèles à la foi de leurs pères, durent se méfier de leurs ennemis et se mettre en garde contre leur vigilance. Leurs mesures durent être d'autant plus sévères qu'ils avaient tout à craindre de ceux qui avaient trahi leur dieu; ils se trouvèrent dans le cas des sages de l'Egypte. A leur exemple, ils imaginèrent de former une société secrète dont le motif apparent serait de rappeler les travaux de leurs pères, lors de la construction du temple; mais dont le but réel tendrait à éviter toute surprise. Cette construction leur fournissait une allégorie bien mystérieuse; le nom de Maç∴ qu'ils prenaient, les mettait à l'abri de

tout soupçon, et la distribution des ouvriers par classes, leur donnait le moyen de s'assurer de ceux qui se présenteraient pour être admis.

Ce n'était qu'après avoir pris toutes les précautions dans les deux premiers grades, qu'on apprenait le grand secret à ceux qui s'en étaient montrés dignes, en leur accordant la maîtrise; chaque grade avait pour se reconnaître des mots et des signes particuliers, puisés dans l'histoire de la construction du temple.

Les maîtres seuls étaient admis dans la chambre secrète où ils se livraient sans danger à la célébration du culte et des mystères de leur Dieu. Tant que cette chambre était fermée, les apprentis et les compagnons en étaient écartés; ils en ignoraient les travaux et veillaient à la garde du temple. Les uns étaient placés aux portes, d'autres se tenaient sur le toit; on annonçait que ce dernier poste était rempli, en disant: *Le temple est couvert;* et ces mots *il pleut*, exprimaient qu'il ne

l'était pas, ou bien que des profanes en approchaient. Ce fut avec ces sages précautions que ces pieux maçons évitèrent les persécutions de leurs ennemis et les vexations des infidèles.

Tel fut, pendant plusieurs siècles, le but de la maçonnerie Salomonique, reléguée pour ainsi dire à Jérusalem. Tel était son état, lorsque les papes, assis sur le trône de l'ancienne capitale du monde, proposèrent aux rois de la chrétienneté de former une coalition pour arracher cette ville des mains des Sarrazins, sous prétexte de venger le tombeau du Messie.

A leurs voix, les croisades, ces productions monstrueuses et dignes du siècle barbare qui les fit naître, sont prêchées par tout le monde chrétien. Rois, prêtres, nobles, rôturiers, citadins, villageois, tout s'arme, tout part; deux cents mille hommes, dirigés par Godefroy de Bouillon, se présentent devant Jérusalem et s'en rendent maîtres; le culte est rétabli, et, pendant quelques

années, il brilla de toute sa splendeur.

Cependant les croisés s'étant liés avec les chrétiens qui étaient à Jérusalem, apprirent d'eux les moyens qu'ils avaient employés jusqu'alors pour se livrer à leur culte; des associations se formèrent sous le nom de Maçons libres, à l'imitation des ouvriers habiles qui avaient autrefois construit le temple. De retour dans leur partie, ils rapportèrent avec eux le récit de tous les exploits qui avaient accompagné cette expédition; ce qui intéressait le sépulchre, principal objet de leur voyage, n'était pas oublié; ils racontaient partout avec détail, et les persécutions que les chrétiens éprouvaient avant leur arrivée, et les précautions qu'ils avaient été forcés de prendre pour échapper à la vigilance des infidèles.

Les Croisades avaient en même temps donné naissance à un corps fameux dans les annales de l'histoire. Les gentilshommes qui s'étaient distingués par leurs exploits obtinrent des potentats

dont ils étaient les sujets, les titres de *Chevaliers*, et formèrent un corps qu'on désigna sous le titre de *Chevalerie militaire*; quelques-uns, animés par un zéle religieux, se soumirent à une règle moitié ecclésiastique, moitié militaire, et leur association fonda la *Chevalerie régulière;* d'autres, enfin, que leur naissance excluait du premier rang, et qui n'étaient pas assez pieux pour entrer dans le second, établirent ce qu'on appela la *Chevalerie sociale*. Cette dernière branche, qui se propagea comme les deux premières, mais qui n'avait aucune règle fixe, se noya dans le torrent des extravagances dont elle fut la source. Il n'en fut pas de même des deux autres corps. Les *Chevaliers de l'ordre Teutonique* attestent encore la gloire et la splendeur de la *Chevalerie militaire*, et les *Templiers*, qui formaient une partie de l'ordre régulier, et qui furent victimes de la cupidité de Philipe-le-Bel et du pape Clément V, occupent dans l'histoire la place due

à leur puissance et à leurs malheurs.

La Chevalerie fut en vogue principalement dans le treizième siècle. Les souverains toléraient cet esprit belliqueux, parce qu'ils n'auraient pu, sans compromettre la tranquillité de leurs Etats, contrarier les goûts de leurs sujets. Mais les mœurs s'adoucirent peu à peu, le goût des lettres remplaça cette frénésie, et l'on vit se former, du sein de ces corporations, des établissemens utiles dont les monarques se déclarèrent les protecteurs.

Pendant que les gentilshommes se livraient aux exercices de la Chevalerie, les croisés avaient des réunions particulières où ils se plaisaient à se rappeler les grades par lesquels les chrétiens de la Palestine étaient obligés de passer pour parvenir à la chambre secrète. Bientôt l'enthousiasme maçonnique remplaça la fureur de la chevalerie, les idées se développèrent, le projet de donner un accroissement aux réunions des maçons libres plut aux souverains;

il fut protégé, encouragé, et il se répandit chez tous les peuples. Ce fut à cette époque, vers le milieu du treizième siécle, sous le règue d'Edouard en Angleterre, de Jacques premier en Ecosse, que Jean, fils de Philippe de Valois érigea en France l'ordre de l'Etoile, dont le siége principal fut établi dans le palais de Saint-Ouen, dit autrefois Clichi. Les Chevaliers portaient au col une chaîne de cinq chaînons entrelacés, de laquelle pendait sur l'estomac une étoile d'or à cinq raies. Le roi était le grand maître de l'ordre. Il n'y eut d'abord que trente chevaliers choisis dans les familles les plus distinguées, mais le nombre s'en accrut bientôt; on y fut admis ensuite sans distinction de naissance; et cet ordre, qui subit plusieurs développemens, peut être regardé, sinon comme le principe, du moins comme le moteur principal de la ferveur que la Franc-Maçonnerie a excité en France depuis cette époque jusqu'à nos jours.

Après avoir parcouru rapidement le ta-

bleau historique de l'institution maç∴; après avoir tracé ou plutôt indiqué l'époque de son introduction en France, qu'il me soit permis de jeter un coup-d'œil sur ses bases, sur ses dogmes, sur ses principes. Nous allons les trouver tous écrits dans les emblêmes ingénieux que les Francs-Maçons ont empruntés des patriarches de la maçonnerie. Nous avons vu en effet, en parlant des Egyptiens, comment ils avaient su cacher des vérités précieuses sous des figures inintelligibles pour tous ceux qui n'étaient pas initiés à leurs secrets. Il en est de même de la maçonnerie Salomonique. Le premier objet qu'elle présente est l'ensemble accompli de ce fameux édifice dont l'histoire a perpétué le souvenir. L'architecture, qui remplace chez les Maçons cette bâtisse pratique, est consacrée, sous cet emblême, au temple qu'ils élèvent à la vertu, ouvrage qui doit être parfait dans tous ses points. La charité en taille les pierres; elles sont liées par l'amitié, ce ciment

de l'union et de l'harmonie, et l'édifice est soutenu par la discrétion et la fidélité.

A la porte du temple on trouve deux colonnes à l'instar de celles que Salomon avait fait élever dans le parvis. L'histoire, en nous transmettant leurs noms, ne nous a pas fait connaître leur véritable signification. On trouve seulement dans les commentaires du troisième livre des rois, que le mot *hébreu* J.·. de la première colonne, répond au mot latins *statuet*, par où on a voulu faire entendre qu'elle avait été élevée par dieu lui-même, et que le mot B.·. de la seconde, répond aux mots latins *stabilitas*, *fortitudo* : ce que les Maçons expriment en disant : *ma force est en Dieu*. Au reste, il n'est pas indifférent d'observer que cette dernière colonne porte le nom de cet homme pieux et charitable qui ordonna à ses moissonneurs de laisser tomber des épis dans son champ, de manière que Rhut put en ramasser sans honte. Ceux qui sont assez heureux

pour faire le bien, peuvent apprendre par-là qu'il faut épargner aux infortunés la confusion de demander et de recevoir des secours.

Entrés dans le temple, les premiers objets qui frappent nos regards sont les rayons brillans de cet astre divin qui préside sans cesse à nos travaux. La maçonnerie, mère de toutes les vertus, pouvait-elle être mieux représentée que par le soleil, père de la nature?

Mais comment s'empêcher d'admirer les mouvemens divers des architectes maçons? Ici, comme à Memphis, et comme dans le temple de Salomon, les maîtres commandent et les compagnons exécutent les travaux dégrossis par les apprentis... Subordination admirable qui aurait dû détruire de fond en comble l'absurde calomnie, qui, à diverses époques, a accusé les maçons de se soustraire à l'autorité, ou de conspirer contre le pouvoir. Les Maçons conspirer contre l'ordre établi! Eux qui, dans toutes les circonstances, ont donné

les preuves les moins équivoques de leur amour pour la paix des Etats et pour le bonheur du genre humain..... Et, sans chercher des époques reculées, qu'on cite une seule L.·., je ne dis pas en France, mais dans tout l'univers, qui n'ait pas accueilli avec allégresse, et célébré avec enthousiasme l'heureux événement qui avait mis fin aux derniers troubles politiques de l'Europe. (*) L'ivresse des maçons fut telle à cette époque, que dans plusieurs cités, ils oublièrent la rigueur avec laquelle ils enveloppent tous leurs travaux dans le mystère, et les journaux anglais même rapportèrent « *que les Francs-Maçons* » *avaient suspendu sur la coupole de leur* » *T.·., leur élégant pavillon, dont les* » *ondulations, refléchies par les rayons* » *du soleil, présentaient le coup-d'œil le* » *plus agréable.* »

On demandera sans doute, comment une société qui ne nuit à personne et

(*) La paix d'Amiens.

qui peut être utile à tout le monde, a pu trouver des critiques et des persécuteurs. Les personnages distingués qui en ont été les chefs et les soutiens à diverses époques, suffiraient pour sa justification, si elle ne portait avec elle-même les moyens de repousser les attaques de ses détracteurs. Les maçons peuvent dire avec orgueil et vérité qu'il n'existe pas un seul coin du globe où leurs travaux ne soient consacrés par des bienfaits. Sans leur secours la famine de 1772 eût dévoré des milliers de famille dans la *Saxe*.... A *Prague*, ils ont établi un hospice pour les pauvres et les orphelins. A *Rensbourg*, à *Stettin*, à *Berlin*, ils ont fondé des bibliothèques publiques. A *Meningen*, ils ont institué un séminaire pour former des maîtres d'école; à *Dresde*, à *Brunsvick*, ils ont rendu des services signalés à la jeunesse, en concourant à leur instruction. En France, il n'est pas de jour où des milliers de malheureux ne bénissent des mains généreuses et inconnues

qui soutiennent leur existence. Mais pourquoi dévoiler une partie de ces mystères ? pourquoi diminuer le prix des bienfaits en les divulguant ? N'espérons pas d'imposer silence aux détracteurs de la maçonnerie. Après avoir épuisé ce précepte de don Basile : *la calomnie, docteur*, la *calomnie*, ils finiront par se retrancher derrière cette maxime de Desfontaines, quand il voulait se justifier de ses diatribes contre l'abbé Prévost : *Alger meurt de faim*, disait-il, *quand il est en paix avec tout le monde.*

De tout ce que nous venons de dire, on peut conclure que la maçonnerie a été de tous les temps, qu'il a existé des Maçons partout où il y a eu des âmes sensibles, et que si la vertu est jamais exilée de la terre, nos temples deviendront son refuge. Pour moi, je l'avoue avec vanité, je bénirai jusqu'à ma dernière heure l'instant heureux qui me rendit membre d'une si belle société ; je m'énorgueillirai sans cesse de lui

appartenir, et je croirai avoir acquis le plus précieux de tous les titres, si je parviens à mériter celui de zélé Maçon.

BOUBÉE.

S.·. P.·. R.·. C.·., 1er. *surv.·. de la R.·. L.·. de l'*Age-d'Or, *à l'Or.·. de Paris, député au G.·. Or.·. de France.*

ORIGINE

DE

LA MAÇONNERIE.

AIR : *Çà n'durera pas toujours.*

Du Nil vers les rivages,
Les desservans d'Isis
Firent-ils les lois sages
Qui nous tiennent unis ?
Non ; le premier Maçon
Fut un franc Bourguignon,
Qui d'un vin sec et bon
Sut charger son canon.

Ils mettaient à la cave
Le Néophyte, bien ;
Mais pour lui, triste épave !
Car il n'y buvait rien :
Tandis qu'un vrai Maçon,
Un loyal Bourguignon,
D'un vin vieux, sec et bon
Eût chargé son canon.

Voyez la belle affaire !
Ils vous faisaient jeûner
Un récipiendaire,
Nous le faisons dîner.
Donc, le premier Maçon
Fut un franc Bourguignon,
Qui d'un vin séc et bon
Sut charger son canon.

Dans son manoir gothique,
Un triste Suédois
Du rite maçonnique
N'a pu créer les lois,
Car le premier Maçon
Fut un franc Bourguignon,
Qui d'un vin sec et bon
Sut charger son canon.

L'Allemagne, mes Frères,
Réclamerait en vain.
Qu'est-ce pour nos mystères
Que le lourd vin du Rhin ?
Non, le premier Maçon
Fut un franc Bourguignon,
Qui d'un vin sec et bon
Sut charger son canon.

Taisons-nous sur l'Espagne,
Car l'inquisition
S'y mettrait en campagne
Contre notre union.
Gare au premier Maçon,
Fût-il franc Bourguignon,
Qui d'un vin sec et bon
Chargerait son canon.

L'Écosse n'est pas digne
D'être notre berceau ;
Il n'y croît pas de vigne,
Sommes-nous buveurs d'eau !
Non; le premier Maçon
Fut un franc Bourguignon,
Qui d'un vin sec et bon
Sut tirer son canon.

PHILIBERT MOUTON,

V.·. de la R.·. L.·. de Sainte-Thérèse *des Amis de la Constance.*

RECONNAISSANCE MAÇ∴,

OU

DEVOIRS FUNÈBRES

A rendre à la mémoire des FF∴. décédés dans l'année.

L'ATELIER de la *Philantropie*, Or∴ de Saint-Quentin, constamment vivifié par le zèle éclairé de ses principaux FF∴, donne perpétuellement des gages de son attachement à l'ordre, et des progrès qu'il fait dans l'art royal. Les planches d'architecture qu'il voit éclore dans son sein, sont marquées au coin de la vraie et pure *philantropie*, sous l'égide de laquelle s'est formée et marche sa réunion.

Nous regrettons de ne pouvoir ici

transmettre une pièce intéressante émanée du F.·. Hartmann, parce que ce serait soulever en partie le voile religieux qui doit couvrir les mystères du grade de M.·.

Il suffit, pour l'instruction et l'exemple maçonnique, de faire connaître que ce F.·., très-distingué par ses lumières, a proposé un plan d'honneurs funèbres à rendre aux FF.·. décédés pendant l'année. En voici l'esquisse.

L'Atelier, au troisième grade, se réunirait à l'équinoxe du printemps de chaque année, et remercierait le G.·. Ar.·., de la conservation des Maç.·. en activité de travaux.

Lorsqu'il aurait à déplorer un ou plusieurs MM.·., on enlèverait aussitôt du jardin, dans lequel on aurait formé, à cet effet, une pépinière d'acacias, le nombre nécessaire de ces arbustes funèbres.

Le lendemain de la réunion, au lever du soleil, on procéderait à leur transplantation dans le lieu où reposeraient

les cendres de chaque FF.·., auquel on rendrait cet hommage de sensibilité maçonnique.

Le cérémonial serait réglé d'après le mode des honneurs rendus proportionnellement aux grades. Une oraison funèbre célébrerait les vertus de l'ouvrier décédé. Cet acte religieux et sentimental, en resserrant les nœuds de la fraternité, honorerait la Maç.·. aux yeux de tous les hommes de bien.

DISCOURS

Prononcé en 1807, *dans la Loge* la Charité *à Amsterdam.*

Le but que se sont proposés les premiers instituteurs de notre ordre royal, et qui doit être constamment celui de nos assemblées, est évidemment l'ennoblissement de l'homme. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler, d'un côté, le soin qu'ils ont eu d'écarter des rassemblemens maçonniques, tout ce qui pouvait exciter les passions, tout ce qui pouvait, en divulguant le secret des FF.·., les assimiler au vulgaire des hommes, susciter parmi eux des querelles politiques, ou, ce qui est infiniment plus à craindre encore, des dissentions et des haines religieuses, tandis que, d'un autre côté, ils prescrivaient le désintéressement, ils recom-

mandaient la tolérance, ils encourageaient la liberté de penser et de parler, et unissaient les FF∴, entre eux, par les liens les plus intimes comme les plus indissolubles; par la profession d'un culte épuré, et l'établissement d'un cosmopolitisme raisonnable.

Quiconque est admis à partager nos avantages comme nos travaux, est, à la lettre, notre frère; il est irrévocablement Franc-Maçon. Mais il s'en faut bien encore qu'il le soit en esprit et en vérité. Eût-il gravé dans sa mémoire, en caractères ineffaçables, tous nos types, toutes nos cérémonies, nos paroles de reconnaissance, et nos signes de ralliment; fût-il décoré des marques de tous les grades supérieurs et de toutes les dignités de l'ordre? S'il n'a pas franchi, d'esprit et de cœur, les degrés qui mènent à la perfection maçonnique; s'il n'est pas, comme Franc-Maçon, meilleur et plus parfait qu'il n'était comme profane; s'il ne s'est pas constamment efforcé, depuis le jour de

sa réception, de se pénétrer de l'esprit de l'ordre, et de se former sur l'exemple des meilleurs d'entre nos FF∴, il n'est pas véritablement initié...... Pour avoir droit à ce titre, il faut s'être élevé de sept, c'est-à-dire, en général, de plusieurs degrés au-dessus du terrein bas et fangeux que foule la multitude; il faut avoir secoué le joug des préjugés, mis bas les lisières de l'enfance, et s'être affranchi des liens étroits de l'égoïsme; il faut voir par ses propres yeux, agir conformément à la raison, et, quoiqu'entraîné par le tourbillon du monde phénoménal, quoique en butte aux caprices du sort et des autres hommes, avoir néanmoins une volonté à soi; faire le bien uniquement parce que c'est un bien, et refuser de faire le mal, non parce qu'il peut nuire à son auteur, mais parce que c'est un mal.....

Mes FF∴, si jamais la société humaine cesse d'être ce qu'elle est de nos jours, pour commencer à devenir ce qu'elle doit être, ce n'est ni dans l'état politi-

que des nations actuellement existantes, ni dans leurs systêmes religieux, ni dans leur morale intéressée, qu'il faut chercher la source de ce meilleur avenir, c'est uniquement de la part des réunions de Francs-Maçons qu'il faut l'attendre, parce qu'eux seuls savent, au moins dans leurs loges, se mettre au-dessus des préjugés de l'éducation, des emportemens du jeune âge, de l'anxiété intéressée de l'âge mur.......... Or, pour que notre ordre royal atteigne ce but, auquel n'a pu parvenir aucune autre association; quelque favorisée qu'elle ait été par les circonstances, vous sentez, mes FF.·., combien il faut d'élévation !...... Il faut plus encore : à l'élévation d'âme, le Franc-Maçon doit joindre le courage et la persévérance.

Il faut au Franc-Maçon du courage, c'est-à-dire, il ne suffit pas, pour répondre à sa vocation, qu'il fasse un pas en avant d'un autre pas; il faut encore que chaque pas nouveau, comme l'indiquent les marches de notre temple,



le porte sur un degré plus élevé que le précédent. Or, pour s'élever ainsi à chaque pas, il faut un courage capable de surmonter tous les obstacles. Je ne m'étendrai pas sur l'éloge de cette vertu maçonnique, ni sur son indispensable nécessité, quand il s'agit d'établir le règne de la vérité et d'épurer la morale. Je me contenterai d'observer que le courage n'est pas, comme on se l'imagine souvent, une vertu étrangère à la pluralité des hommes, et qui n'est accordée qu'à un petit nombre d'élus; elle appartient à quiconque ose avoir une volonté à soi, à quiconque fonde sa morale sur les bases immuables de la raison. Nous ne commençons, proprement, à manquer de courage, qu'au moment où, abandonnant ce fondement solide, nous nous appuyons sur un bâton vermoulu, suivant l'expression d'un orateur grec : le bâton venant à se rompre, nous tombons avec lui; et, parce que nous avons la folie d'attribuer notre chûte à nous-mêmes, nous commençons

à nous défier de nos forces, et à manquer de courage. Or, il en est tant de ces bâtons vermoulus, et tant d'hommes ont l'imprudence de s'y fier, de s'en glorifier même ! Mais le Franc Maçon doit s'étayer d'un appui plus solide ; c'est au-dedans de lui-même qu'il doit, plus que tout autre homme, chercher le centre de sa gravitation morale et le point d'appui de son courage ; et, si un moment d'oubli, si l'effort de la tempête, ou le chant de quelque syrène l'a fait, malgré lui, dériver d'un seul pas, c'est au moins dans l'intérieur de sa loge, dans l'exemple et les tendres avis de ses FF.·., qu'il peut trouver des secours capables de l'encourager de nouveau, de le rendre à la raison et à lui-même........

Pour être véritablement F.·. Maç.·., il ne suffit pas d'avoir quitté pour un temps le sentier battu que foule la multitude, ni de s'être élevé d'un ou deux degrés au-dessus d'elle ; il ne suffit pas d'avoir de l'élévation et du courage :

sans la persévérance, l'élévation n'est qu'un délire passager, le courage une étincelle trompeuse. L'édifice à construire par les F.·. Maç.·., n'est pas du genre de ces entreprises dont la réussite peut dépendre d'un coup de main.... Quand il ne s'agit que de pousser l'homme au-delà de sa sphère, une impulsion momentanée et rapide suffit toujours, parce que, non seulement la plupart des individus, mais encore les sociétés en général, ont déjà fait les trois quarts du chemin; aussi n'en coûta-t-il guère à Lycurgue pour inspirer à ses Spartiates l'amour de la patrie. Mais est-il question (et c'est là le but essentiel des institutions maçonniques) de ramener l'homme et la société vers le centre de leur commune sphère, de faire sentir à l'un que la raison seule est sa législatrice, et de montrer à l'autre que les institutions sociales n'ont de durée et de force, que quand elles sont fondées sur cette même raison; alors il ne suffit pas de trancher audacieusement le nœud

et de fouler à ses pieds les préjugés, il faut sur-tout de la persévérance, pour dénouer peu à peu les liens qui entravent tant de nos semblables, et pour les faire monter du premier jusques au septième degré.... Il faut savoir persévérer jusques à la croix ou à la ciguë : ce n'est qu'au moyen de cette persévérance, qu'on fait descendre la sagesse du ciel, et qu'on pose les fondemens de ces doctrines salutaires, faites pour survivre à toutes les opinions et pour résister aux révolutions de vingt-siècles.

Une grande tâche nous est imposée, ou plutôt nous nous la sommes pour toujours imposée à nous-mêmes, en faisant l'irrévocable serment des Francs-Maçons. Soyons sincères, et ne nous faisons pas illusion sur notre vocation. Nos assemblées ne peuvent avoir le plaisir pour but, pas même un délassement moral, s'il en est de tels. Moins encore visent-elles à un cosmopolitisme indépendant de la philosophie : car, que serait-ce qu'une réunion de tous les

hommes, qui n'aurait point pour base les seuls principes qui puissent rapprocher des êtres raisonnaibles? Non, le but de la franc-maçonnerie n'est et ne peut-être autre chose que la propagation des saines lumières, et l'épurement de la morale universelle; en un mot, l'ennoblissement de l'homme, au moyen des secours que présentent nos instituts. Or, pour rendre ces secours efficaces, il faut beaucoup d'élévation, de courage et de persévérance. Avec ces nobles qualités, indispensables dans chaque initié, s'il veut répondre au but de l'Ordre, le règne de la vérité s'établira, sans dépendre d'une théocratie quelconque; les systèmes politiques et religieux viendront se fondre dans la morale universelle; et (puisse un jour ce vœu être exaucé!) alors il n'y aura plus de franc-maçonnerie, parce que tous les hommes seront devenus moralement bons et religieux, et l'univers entier sera le grand Orient de l'Ordre des Francs-Maçons.

J. J. Lefevre, *Or.·.*

TESTAMENT

D'UN RÉCIPIENDAIRE,

Mis en vers par lui-même dans la chambre des réflexions, où il était resté long-temps à cause des cérémonies extraordinaires pratiquées dans le temple.

AIR *de la Pipe de Tabac.*

Je demande à voir la lumière ;
Vous demandez mon testament ?
On commence donc sa carrière
Chez vous par son enterrement ?
N'importe ! de l'obéissance
Je veux me montrer partisan ;
Ayez au moins de l'indulgence,
Messieurs, pour un agonisant.

Je donne, et sans vouloir quittance,
A certain frère, ma douceur ;

Au Vénérable, ma clémence;
Aux initiés, mon ardeur.
Je donne mon corps à Madame;
Aux maçons, je donne mon cœur;
Au bon Dieu, je donne mon âme;
Je donne au diable ma frayeur.

FÊTE MAÇONNIQUE

Célébrée par la L∴ de la Charité, *Or∴ d'Amsterdam, pour les 25 ans de présidence du T∴ V∴ M∴ R∴*

NOUS croyons remplir le vœu des Maç∴, en consacrant dans les Annales de l'Or∴ l'esquisse de cette fête intéressante sous les rapports de la sensibilité, de l'amour et du respect qu'inspirent les vertus maçonniques; on y trouve tout à la fois des leçons de sagesse et un exemple marquant dans l'art si difficile de conduire les hommes vers le bien, en les dirigeant par des fils imperceptibles, et en ménageant l'esprit d'indépendance qui les anime dans une société d'amis, d'égaux et de frères.

La L∴ de la *Charité* avait déterminé de donner à son auguste Vén∴ un gage de sa reconnaissance pour les travaux

de sa vie maçonnique. Les vingt-cinq années de présidence pendant laquelle il avait fait constamment régner l'ordre et fleurir toutes les vertus d'un Maç.·. devenu son patriarche.

Le présent, qui caractérisait parfaitement la piété filiale des enfans de cet At.·. recommandable, était une tabatière d'or, mais plus riche encore par l'allégorie sentimentale qui la distinguait.

On y remarquait, en effet, la *Charité* présentant des parfums au buste du Vén.·., qui posait sur une colonne de marbre, signe de constance.

Cette déesse était accompagnée de la Sagesse et de la Prudence.

Au fond du tableau s'élevait un temple de marbre et d'architecture antique, représentant la L.·. de la *Charité*.

Autour du don offert par l'amitié, on lisait :

Je lui dois mes progrès, ma gloire est son ouvrage;
Que n'est-il immortel, comme il est un vrai sage?

LA CHARITÉ.

Les pièces d'architecture ajoutèrent un nouveau prix à la solennité célébrée au milieu d'une symphonie brillante. Que ne pouvons-nous peindre la douce émotion qu'éprouvèrent tous les membres, à l'expression des sentimens de ce R.·. père de famille au milieu de ses enfans !

Il est, leur dit-il, des circonstances dans la vie humaine, qui, parce qu'elles sont intéressantes et peu communes, font époque. Heureux celui qui sait les aprécier à leur juste valeur, et faire un bon usage des réflexions qu'elles doivent naturellement produire ! Une coutume, qui est universelle et dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, a introduit l'usage de célébrer solennellement et d'une manière analogue à l'objet de la fête, la commémoration d'un événement qui avait eu lieu cent, ou cinquante, ou vingt-cinq années auparavant. Ces célébrations ne se sont point bornées à ces grands événemens qui concernent les royaumes, les sou-

verains, les villes, et les personnages illustres dont la mémoire méritait d'être transmise à la postérité la plus reculée ; mais on les a étendues, dans la vie privée, à des familles, à des sociétés particulières, à de simples individus, qui, eux-mêmes, se font un devoir et un plaisir de donner des preuves de leur reconnaissance, de leur contentement et de leur joie, lorsqu'ils sont parvenus à l'un des termes que la coutume a fixés pour la célébration de ces fêtes ; ou à qui ces fêtes sont données par respect, amour, amitié ou reconnaissance, par d'autres personnes qui leur sont attachées par les liens du sang, de la société ou de l'amitié : et c'est par ces sentimens et ces vues que des cas, qui d'eux-mêmes ne méritent aucune attention, et qui n'ont nul intérêt pour le général, deviennent très-intéressans, et pour ceux qui assistent à ces fêtes, et pour celui qui en est l'objet.

Maçons, mes chers Frères! cette journée est une de celles marquées au

coin de l'estime, de l'amitié, et de l'amour fraternel. Vous vous êtes persuadés que la L.·. *la Charité*, dont vous êtes membres, dirigée pendant vingt-cinq années, sans aucune interruption, par le même Maître qui y fut placé à l'Orient, lorsqu'elle commencait à peine d'exister, offre à l'Ordre royal un spectacle remarquable et unique en son genre. Il l'est, je l'avoue; mais méritait-il d'être célébré avec tant d'éclat? et pensez vous que les sentimens du cœur, qu'une expérience de tant d'années m'a successivement fait connaître dans tous les membres de ma L.·., sentimens qui me sont si flatteurs, eussent besoin de preuves plus authentiques de votre contentement? Non, vous ne le croyez pas; mais vous avez voulu y ajouter des démonstrations publiques; et, non contens de les renfermer dans le cercle des enfans de notre L.·., vous avez voulu que d'autres dignes frères y eussent part; et si l'enceinte peu étendue de votre

temple n'eût mis des bornes à votre zèle, à quels maçons en eussiez-vous refusé l'entrée?

Pourrais-je, les motifs m'en étant connus, désapprouver un si beau zèle? Tout ne doit-il pas plutôt m'engager à en recevoir les témoignages avec la plus sincère reconnaissance? Aussi la sens-je, dans toute sa force, cette reconnaissance; aussi m'anime-t-elle, quelque place que je puisse occuper dans la suite en cette L.·., à consacrer tous mes soins à sa gloire et à son bonheur.

Permettez que mes idées se promènent dans les archives de cette Loge, et que je jette un coup-d'œil rapide sur les vingt-cinq années qui se sont écoulées depuis que j'occupe cette place honorable. O temps! quel colosse ne parais-tu pas aux yeux qui te considèrent dans l'avenir, et quel nain, lorsque, d'un vol rapide, tu as passé devant nous! Que de réflexions cette rapidité ne doit-elle pas faire naître dans des êtres pensans!

Ici le Vén.·. rappelle l'établissement de la L.·., fondée et régularisée sous les auspices de la L.·. nationale d'Angleterre en 1754.

Il fait ensuite sentir les moyens propres à maintenir les colonnes d'un édifice Maç.·.

Mes frères, si l'on désire qu'une Loge subsiste et prospère, il faut qu'il y ait une étroite union, une concorde inaltérable entre tous les Membres qui la composent. Il faut qu'une basse jalousie n'entre jamais dans son enceinte et n'y fasse naître aucun esprit de parti, qui ne peut tendre qu'à sa destruction, comme notre Ordre, cet Ordre qui ne respire, qui n'enseigne qu'union, n'en a fourni que trop d'exemples. Il faut que les membres honorent celui que leur propre choix a placé à leur tête, de leur confiance et de leur estime; mais aussi celui-ci leur doit sa reconnaissance et ses soins. Il doit prendre à cœur les intérêts de sa loge, tâcher d'y maintenir l'harmonie, ne pas négliger les as-

semblées, mais y sacrifier, autant que son état et les circonstances le lui permettent, le temps qu'elles exigent de lui. Si dans tout art, les règles se sont formées de l'expérience faite dans l'art même, je crois que je puis, sans qu'on m'accuse de préjugé, fonder la validité des règles que j'ai indiquées pour qu'une Loge prospère, sur l'expérience faite dans cette Loge et sur le tableau riant qu'elle offre à la Maçonnerie. Ah ! si je n'eusse eu le bonheur de trouver constamment ces dispositions favorables dans les Membres qui ont composé successivement et qui composent à présent cette Loge ; si l'esprit de parti s'y fut sourdement introduit et eût donné atteinte au contentement qui y règne ; si la déférence dont mes Frères m'honorent, n'eût pu me faire réussir à finir au moment même à l'amiable les différens qui, quoique bien rarement, s'élevaient entre quelques freres, ce Temple si brillant, au lieu de s'embellir d'année

en année, serait ou désert ou détruit; mais le zèle de mes Frères repond à la couleur de la livrée que nous portons; l'esprit de concorde les anime, et la splendeur de notre Loge, et les plaisirs fraternels que nous y goûtons, en sont les heureux effets.

Ce discours fut couronné par l'élan rapide et simultané d'une invocation marquée au coin du sentiment Maç.·., et prononcée par le premier Surv.·.

INVOCATION.

Souverain arbitre de nos destinées! Grand et sublime architecte de l'univers! que d'actions de grâces ne te devons-nous pas en ce jour, puisque ta bonté paternelle vient de sceller dans nos cœurs le gage précieux des vœux empressés que nous formons depuis tant d'années pour la conservation de notre très-cher et très-aimé Vén.·.!

C'est donc aujourd'hui que tu changes vingt cinq ans de désirs et d'espoir, en autant de douceurs et de jouissances!

Dieu de la nature! tu lis dans nos âmes, et tu sais si pendant ce nombre d'années, nous avons cessé un seul instant de désirer cette fête auguste qui devait consacrer par ce jubilé tous les vœux qui nous rassemblent.... Tu nous l'as conservé.... et c'est un bienfait qui nous rend heureux.

Continue de répandre sur lui tes plus abondantes bénédictions!... rends sa vie heureuse et paisible! inspire-lui le désir de nous continuer ses conseils et de présider dans ce temple, jusques dans la vieillesse la plus avancée! En souhaitant son bonheur nous parlons aussi pour nous, puisque notre félicité fut toujours fondée sur la sienne.

L'institut des Francs-Maçons n'ayant que la vertu pour base et pour but, et la vertu étant le seul chemin qui conduise à tes bienfaits, tu ne saurais cesser d'en être le protecteur et le soutien.

C'était donc un devoir essentiel et sacré, de commencer par t'offrir nos premiers hommages, avant de commencer

notre allégresse par les cérémonies innocentes et pures de la franche-maçonnerie....

Puis, s'adressant au Vén.·. et à tous les FF.·., il dit :

T.·. E.·. et T.·. Ch.·. V.·.

« Dans l'ancien temps, on regardait la vieillesse comme un des plus beaux priviléges, et l'on se la souhaitait réciproquement. Le désir de vivre, comme celui de jouir, est imprimé dans tous les cœurs; et, dans tous les siècles, comme chez tous les peuples, la vie est regardée comme le premier et le plus grand de tous les biens. Que ne fait-on pas pour la conserver? Que ne fait-on pas pour s'en assurer? Arrivé même aux portes du tombeau, on voudrait pouvoir en reculer les approches, si la main pesante du temps ne l'emportait sur nos vains efforts.

Mais ce désir, en s'accomplissant, n'est pas toujours accompagné des dou-

ceurs et des agrémens que l'on s'en promet.

Moïse, l'homme de Dieu, eut une longue vie; mais elle fut éprouvée par tant de chagrins, par tant d'ingratitude, que sans la volonté sacrée qui le dirigeait, il eût préféré la mort au titre glorieux de chef dont il était revêtu.

L'antiquité, si fertile en vieillards comme en grandes actions, nous montre peu d'hommes dont la décrépitude ait été marquée par les agrémens qui devraient l'adoucir et la rendre heureuse.

Je n'en ferai point, mes TT.·. CC.·. FF.·., la narration, parce que ces faits vous sont connus, et que je dois, par discrétion, épargner en ce jour des momens qui vous sont précieux, par la manière dont vous les consacrez de concert avec nous; et pour respecter en même-temps les droits et la noble émulation de nos Or.·. éloquens, qui tour-à tour, en faisant briller leurs talens, possèdent si bien l'art heureux de plaire et d'instruire.

Se trouver le chef d'une société, la conduire avec sagesse, est non seulement un honneur, mais encore un mérite très-rare et trop peu apprécié, et c'est sur ce vrai mérite que je vais m'arrêter un instant.

La facilité avec laquelle un homme s'acquitte des devoirs de sa charge, nous persuade ordinairement que nous pourrions sans peine opérer les mêmes choses avec le même succès; mais des jugemens pareils entreront difficilement dans une âme modeste qui se connaît, et que l'amour-propre ne dirige pas.

La conduite des hommes en exige une connaissance parfaite, et cette étude est la plus difficile, comme la plus négligée: pour les gouverner, il faut unir beaucoup de douceur à beaucoup de sagacité; savoir maîtriser ses passions pour les réprimer dans les autres. Dire peu de choses, mais en faire beaucoup; servir enfin d'exemple, si l'on veut persuader. Il en est des hommes comme de toutes choses.

Pour connaître et juger la bonne poésie, il ne suffit pas d'en lire souvent; mais il faut en connaître les règles et la mesure, il faut fréquenter des gens de goût, dont les lumières et les réflexions prouvent en leur faveur. Tous les arts et toutes les sciences en particulier nous fournissent autant d'exemples.

Si, pour connaître et juger des arts, il faut en avoir fait une étude, pour bien juger des hommes, il faut les pratiquer, les voir en particulier, les étudier et les sonder pour connaître leurs maximes et leur mérite; il importe donc surtout de savoir ce que c'est que le vrai et solide mérite pour discerner ceux qui en ont réellement.

Il ne suffit pas de prononcer les beaux mots de gloire et de vertu; il faut savoir précisément ce que c'est que de les posséder; il faut, pour en juger, se faire des idées nettes de justice et de raison. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe : pour juger des esprits, il faut avoir tout

de même des principes certains auxquels tous nos jugemens se réduisent. Je reviens à vous, T∴ V∴.

Si vous n'aviez eu les qualités propres pour nous présider, si vous ne vous étiez fait un devoir comme un plaisir d'en faire une étude particulière, il serait comme impossible que vous eussiez pu conserver aussi long-temps cette place, sans avoir été en butte aux dégoûts que produisent ordinairement les brigues et les jalousies, surtout en conduisant une société composée de personnes de tout âge, de toutes conditions. Mais, toujours ami de la paix et de la liberté; unissant toujours la douceur aux remontrances, vous avez concilié tous les esprits, en vous conciliant tous les cœurs.

Heureux qui, des Maçons dirigeant les travaux,
Par de sages avis sait guider leur truelle,
Applaudir avec joie au talent comme au zèle,
Et qui plein d'équité, même envers ses égaux,
Fait qu'un trait de douceur efface cent défauts.

*

Tel de *la Charité* le très-cher Vénérable,
Du temple des vertus emprunte les pinceaux,
Pour tracer à nos yeux, sous les traits les plus beaux,
Des douceurs de la paix le prix inestimable,
Qui depuis vingt-cinq ans couronne ses travaux.

Allons, continue le 1er. Surv.·., sceller dans ses mains paternelles tous les sentimens et tout le plaisir que nous éprouvons dans ce jour mémorable et précieux.

Unissons-nous à lui, célébrons sa mémoire;
Admirer ses talens, c'est partager sa gloire.
Ce n'est point un rival, c'est un maître chéri,
Le plus zélé Maçon, le plus fidèle ami.

Ici le premier Surv.·., à la tête de la Loge, quitte sa place pour aller présenter au Vén.·. le vœu suivant :

Plaise au modérateur suprême de l'Univers, augmenter notre bonheur en prologeant votre gloire !

Il fait ensuite passer dans tous les cœurs la joie qui l'anime par les couplets suivans :

SUR L'AIR *du Vaudeville d'Epicure.*

Chantons, annonçons l'allégresse,
Dont nos cœurs sont tous animés;
Chantons vingt-cinq ans de sagesse,
De gloire et de prospérités.
Chantons et répétons sans cesse:
Vive R......, vive R. ....,
Toujours l'appui de la jeunesse,
S'il prend l'équerre et le marteau.

A R......, notre Vénérable
Adressons aujourd'hui nos vœux;
Est-il plaisir plus délectable
Pour des Maçons qu'il rend heureux?
Chantons et répétons sans cesse:

Vive, etc.

Son cœur, où la vertu réside,
Sait nous guider par ses leçons;
Il n'a que la gloire pour guide,
Pour but que le bien des Maçons.
Chantons et répétons sans cesse:

Vive, etc.

De cet auguste sanctuaire
Il forma le premier lien;
C'est en poursuivant sa carrière
Qu'il en est toujours le soutien.
Chantons et répétons sans cesse:

Vive, etc.

Frères, annonçons à la terre
Qu'au feu sacré du sentiment
Il aime à puiser la lumière
Dont brille ce grand Orient.
Chantons et répétons sans cesse:
Vive R......, vive R......,
Toujours l'appui de la jeunesse,
S'il prend l'équerre et le marteau.

L'effusion des cœurs et les traits brillans de l'esprit vivifièrent également le banquet qui suivit.

On vit alors entrer, par une porte secrète du temple, un frère servant qui portait un pélican, comme un emblème des sentimens du Vén.·. et de ceux de tous les FF.·. Il fut déposé devant le Vén.·., et, peu de temps après, le 1er.

Surv.·., qui préparait une surprise, pria le Vén.·. de lever les aîles du pélican, sous lesquelles il vit deux rouleaux contenant les vers suivans, et l'explication des allégories qui entouraient la base du pélican.

Premier Rouleau.

L'HEUREUSE PROPHÉTIE.

Toutes les vertus ont leur cours,
Leur crédit, leur temps, leur usage;
Mais *la Charité* seule a ce grand avantage,
Qu'elle doit subsister toujours.

Deuxième Rouleau.

LE PÉLICAN EN LOGE.

Cet oiseau de son sang fait un égal partage
A tous ses tendres nourrissons:
Il est de votre cœur la plus fidèle image,
Et des vrais sentimens le plus sincère hommage
Qu'éprouvent en ce jour tous les zelés Maçons.

Explication des allégories qui entouraient la base du Pélican.

Les trois vertus qui entouraient cette base sont des emblêmes caractéristiques pour vous, T.·. Vén.·., et pour toute la logé.

L'amitié sert de fondement à toutes nos démarches, et prouve notre affection réciproque. *L'Espérance* anime nos opérations, et nous en jouissons aujourd'hui. La *Vigilance* nous garantit continuellement des embuches et de l'indiscrétion des profanes, en nous mettant toujours en état de leur résister. Le *Temps* nous instruit que c'est l'emploi que l'on en fait qui conduit à la vraie félicité; et la *Charité* reçoit, par la réunion de toutes ces vertus, un éclat et une prospérité que rien ne saurait détruire; c'est ce que signifie cet arbre vert par sa vigueur et son accroissement. L'*Année* nous représente 25 ans de sagesse, de gloire et de prospérité.

— Les cinq petits pélicans qui reçoivent leur substance, nous rappèlent, par leur nombre simple, celui que nous admettons dans un de nos plus hauts grades; et ces cinq, multipliés par eux-mêmes, produisent ce nombre heureux d'années que nous célébrons aujourd'hui.

Le F.·. premier Surv.·. demanda la parole pour porter la santé du Vén.·., et prononça ce discours.

Le F.·. 1[er] Surv.·. exprime encore en ces vers l'affection de la Loge pour son R.·. chef.

Du plus beau de nos jours en célébrant la fête,
C'est chanter de R..... la gloire et les plaisirs;
C'est répandre des fleurs sur l'union parfaite
Qu'il sut nous inspirer au gré de ses désirs.

O retraite sacrée ! ô délices du sage !
Heureuse *Charité!* si tu fus son berceau,
Tu lui dois tes progrès; ta gloire est son ouvrage:
Il te sert de grand-prêtre et nous sert de flambeau.

C'est ici qu'à l'envi cultivant la sagesse
Nous n'avons tous qu'un cœur, nous n'avons qu'une voix,
Pour montrer en ce jour que nos chants d'allégresse
Sont l'effet de son zèle et l'esprit de nos lois.

T. C. VEN. ET NOTRE MEILLEUR AMI,

Du haut de son trône éclatant,
L'astre parfait de la nature,
De l'Orient à l'Occident
Répand une clarté vive et pure,
Qui par ses dons bienfaisans,
Et son admirable influence
Excite partout les sentimens
De la plus juste reconnaissance.
Tel que cet astre radieux
Vous répandez dans cet asile
Le bonheur, les ris et les jeux :
Et de l'agréable et l'utile,
Formant un concours heureux,
Vous savez par un art facile
Nous rendre à votre voix docile
Et nous réfléchir tous les feux,
Que dans ce temple respectable,
Votre vertu toujours aimable,

Présente sans cesse à nos yeux.
Agréez donc, très-Vénérable,
La vérité des sentimens
De l'amitié la plus durable,
Que vous offrent les Surveillans.
Puissiez-vous, dans vingt-cinq ans,
Renouveler à cette table,
Les vœux et les remercîmens,
Qu'en cette fête mémorable,
Vous adressent les Surveillans !

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer l'analyse de cette solennité philantropique, que par la commémoration qui en fut faite peu de jours après dans un At∴ non moins intéressant par le zèle de ses ouvriers que par leur lum∴, leur érudition, et leur attachement à notre Ordre.

Le F∴ 1er. Surv∴ de la L∴, la *Bien-Aimée*, s'exprima ainsi :

Mes TT∴ CC∴ FF∴,

Ce n'est qu'à l'imagination brûlante et fertile des Poëtes anciens que nous

devons les tableaux séduisans qui nous peignent ce temps heureux où les humains, exempts de passions déshonorantes, n'étaient occupés que de chants, de danse et de doux plaisirs. Leurs heures s'écoulaient avec rapidité dans des entretiens pleins de douceur et de joie, tandis que dans le vallon semé de roses, l'amour faisoit entendre ses soupirs enfantins ; libres de toute inquiétude, ils ne connaissaient que les tendres peines qui rendent le bonheur encore plus grand : ces fortunés enfans du Ciel n'avaient d'autres lois que la raison et l'équité, aussi la Nature bienfaisante les traitait-elle en mère tendre et satisfaite.

Tels étaient, suivant eux, les premiers peuples du monde.

Mais si nous n'avons pas le bonheur d'habiter dans les vallées délicieuses de la Thessalie, d'où l'âge d'or tira son origine si notre imagination plus éclairée, mais moins brillante, préfère la vérité aux charmes séduisans de l'illusion, du

moins avons-nous, pour balancer ces peintures imaginaires, la douce consolation de présenter à l'univers le spectacle intéressant d'une République heureuse et florissante, qui, par sa solidité, son étendue, la bonté de ses lois, les principes de son institution, le disputerait, non-seulement à celles des Lycurgue et des Solon, mais encore aux jours les plus brillans de la maîtresse du monde, de cette Rome superbe qui fut le berceau de tant de chefs-d'œuvre et de tant de vertus.

Je ne me fais point illusion, mes très-chers FF.·., quand je me fais une idée si grande et si noble de la république maçonne. Nos lois sont suivies d'un bout de l'univers à l'autre; on ne saurait les enfreindre, parce que la sagesse les a promulguées, et qu'elles prescrivent la plus parfaite égalité parmi les hommes.

C'est à l'amitié qui nous lie, c'est à ce charme secret que nous devons nos plaisirs les plus purs; nous ne nous ré-

unissons que pour nous instruire, nous ne nous réunissons que pour donner à nos âmes le degré le plus haut de l'émulation, et l'idée la plus sublime d'un attachement réciproque.

C'est à ces principes, c'est au respect pour nos lois, c'est à la justice que l'on rend au mérite, que le Vénér.·. de la *Charité* doit la couronne de gloire dont nous l'avons décoré dernièrement pour le récompenser de 25 ans de travaux, de 25 ans de sagesse; c'est le prix de son zèle, c'est l'esprit de nos lois, qui, de concert avec notre attachement, ont préparé son triomphe et dirigé tous nos vœux. Sa présence m'impose des égards et sa modestie les réclame; mais l'on sait bien qu'il est des choses qu'on sent mieux qu'on ne peut exprimer: il lui suffira d'avoir eu votre approbation; il lui suffira pour son bonheur d'avoir entendu les voix de la *Bien-Aimée* se mêler aux chants d'allégresse de *l'Heureuse Charité*, sa sœur la plus chérie.

PRIX MAÇONNIQUES.

EXTRAIT *du procès-verbal de la R.·. L.·. Écos.·. de* Saint-Louis *des* Amis-Réunis, *Or.·. de Calais, de la fête de la Saint-Jean d'été* 5808.

JURY DE LITTÉRATURE MAÇONNIQUE.

Sommaire du rapport sur le concours.

On a lu les pièces destinées à concourir pour le premier prix de vers dont le sujet, exposé dans notre programme du 27e. jour du 10e. mois de l'année dernière, porte le titre suivant :

Acte de générosité maçonnique exercé par un Maç.·., officier russe, pendant et après la bataille d'Austerlitz, envers le F.·. Guéritot (1), *officier au 9e. régiment*

(1) Voyez les *Annales maç.·.*, t. 4, pag. 165.

de hussards, et membre de la R.˙. L.˙. de Saint-Louis *des* Amis-Réunis, *à l'O.˙. de Calais.*

Après une mûre délibération, le juri a été unanimement d'avis que les pièces envoyées au concours pour ce prix, n'ont pas rempli son attente. Quoique plusieurs d'entr'elles ne soient pas sans mérite, aucune cependant ne s'est élevée à la hauteur du sujet, intéressant en lui-même, rare dans les Annales maçonniques, et qui, embrassant dans ses développemens la gloire des armées françaises, et les résultats d'une des plus mémorables victoires que l'histoire puisse offrir à l'admiration de la postérité, se prêtait sans efforts à une grande variété d'images poétiques, et présentait au génie des poëtes maçons la plus vaste carrière à parcourir. Ces pièces d'ailleurs ne sont pas assez soignées: elles présentent toutes des négligences, des obscurités, des fautes contre le bon goût, la langue et la poésie, et, s'il s'y rencontre quelques beautés, elles sont

noyées dans un grand nombre de défauts.

Cependant le juri, dans le nombre de ces pièces, a cru devoir en distinguer deux, dont il a arrêté de faire mention honorable en son procès-verbal.

La première porte pour épigraphe : *Bis vincit qui se vincit in victoriâ*, et commence par ces mots : *Dans les champs d'Austerlitz, paisible laboureur.........*

La seconde a pour épigraphe : *Lux in tenebris*, et commence par ces mots : *Intrépide guerrier qu'un noble dévouement........*

Ces deux pièces offrent des beautés, de la facilité et du talent.

Parmi toutes les pièces envoyées pour le sujet en prose, le juri n'en a pu distinguer qu'une seule digne d'être couronnée ; elle porte pour épigraphe :

D'une trop longue nuit dissipez le nuage,
Et nos derniers neveux béniront notre ouvrage.

Et commence par ces mots : *Une so-*

ciété répandue sur toute la surface du globe......

Quoique l'auteur, en donnant une interprétation peu naturelle à la phrase du programme qui énonce la matière à traiter, ce soit, en quelque sorte, jeté à côté de son sujet; quoiqu'il ait parlé fort au long des diverses opinions avancées à différentes époques sur l'origine de l'Ordre, sans même décider à laquelle il trouve le plus de vraisemblance, cependant le juri, rendant justice à la manière d'écrire de l'auteur, aussi élégante que concise, ainsi qu'à l'érudition et aux connaissances maçonniques qu'il a développées dans son discours, a unanimement arrêté de lui décerner le prix.

Il a arrêté, en outre, à la demande de plusieurs de ses membres qui composent le Chap.·. des grades supérieurs, qu'il sera écrit à l'auteur, à la suite de la séance où le billet portant son nom sera ouvert, pour le prier de leur donner quelques éclaircissemens sur un

point qu'ils regardent comme très-intéressant, c'est-à-dire, sur les rapports qu'il paraît vouloir établir entre l'Ordre de l'*Etoile*, fondé par Jean, fils de Philippe de Valois, au treizième siècle, et la Franc-Maçonnerie : car que cet ordre de l'*Etoile*, qui d'ailleurs exista en Italie avant d'être connu en France, ait été véritablement un Ordre Maçonnique, c'est ce qui ne leur paraît nullement prouvé. Cette idée de l'auteur, absolument neuve pour eux, est un chaînon auquel il rattache l'histoire de l'Ordre : il est donc important de l'approfondir.

Le juri a passé ensuite à la lecture des pièces présentées pour concourir au prix de littérature maçonnique ou cantiques, dont le sujet a été laissé au choix des auteurs.

Il en a distingué deux, et a arrêté que le prix et la couronne seront décernés à l'auteur des charmans couplets qui ont pour titre : *L'amitié fraternelle*, et pour épigraphe :

Présent plus précieux et plus cher mille fois
Que les trésors du monde et les bienfaits des rois.

Il a décerné l'accessit à l'auteur des couplets très-intéressans qui ont pour titre : *Portrait d'un Franc-Maçon*, et pour épigraphe : *Unus et omnes*.

Le juri a reconnu, dans ce dernier cantique, le crayon aussi élégant qu'harmonieux d'un poëte exercé, en état de traiter avec succès les sujets les plus importans de la haute poésie, et n'a pu que regretter que son auteur n'ait pas concouru pour le premier prix.

Fait et arrêté à l'Or.·. de Calais, les jour, mois et an que dessus.

PIGAULT-MAUBAILLARCQ, Président ; DUPONT-DE-LENS, LEVEUX, LALLEMENT et BURGAUD, K.·. S.·. G.·. J.·. ; WILLE, K.·. S.·. ; J. B. LEHODEY, K.·. S.·. ; SAINT-AMOUR-GOOSSEN, R.·. C.·.

Ce rapport terminé, le T.·. C.·. F.·. *Pigault* prie le Vén.·. d'annoncer qu'il

va procéder à la lecture de la pièce de vers portant pour épigraphe : *Bis vincit qui se vincit in victoriâ*, dont la lecture et la mention flatteuse ont été arrêtées par le juri ; et cette lecture intéressante est couverte des plus vifs applaudissemens.

Le F.·. *Lehodey*, d'après l'invitation du Vén.·., donne ensuite lecture de la pièce en prose qui a remporté le prix (1). Chaque F.·. admire l'érudition, la pureté et l'élégance du style de l'auteur ; et cette lecture est couverte d'applaudissemens auxquels les FF.·. de l'harmonie ajoutent, par leurs talens, le charme dont ils savent si bien embellir nos fêtes. Le billet ouvert présente le nom du F.·. *Boubée*, S.·. P.·. R.·. C.·., 1.er Surv.·. de la R.·. L.·. de l'*Age d'Or*, à l'O.·. de Paris, député au G.·. O.·. de Fr.·.

Le président invite de même le Vén.·. à annoncer que le F.·. *Maubert* va, par les agrémens de sa voix, ajouter au plai-

(1) Voyez page 5 de ce volume.



sir qu'on aura à entendre les couplets qui ont obtenu le prix. Ce F.·. les chante avec autant de goût que de précision, et les membres attendent impatiemment le nom que doit leur offrir le billet joint à la pièce, et qui présente celui du F.·. *Delorme* (1), S.·. P.·. R.·. C.·., Or.·. de la R.·. L.·. de la *Parfaite-Réunion*, à l'O.·. de Paris. Les applaudissemens et l'harmonie couvrent le nom d'un F.·. dont les charmans couplets sont autant de tableaux aussi touchans qu'ingénieux. Enfin, le président lui-même fait lecture des brillans couplets (2) qui ont obtenu l'accessit; un profond silence annonce la vive impression qu'ils font sur les auditeurs; le billet est à peine ouvert, que les applaudissemens se multiplient, en entendant de nouveau proclamer le nom du F.·. *Boubée*.

Le juri regrette que l'article 7 de son

(1) Voyez ci-après, page 95

(2) Voyez ci-après, page 100

réglement, qui interdit de concourir pour deux sujets, le prive d'envoyer au F.·. *Boubée* le second prix qu'il a si bien mérité.

Le R.·. F.·. Pigault-Maubaillarcq, remplissant, par *intérim*, les fonctions d'Or.·., a ensuite présenté le tableau des travaux et actions philantropiques de l'At.·.

Les familles des cinq pêcheurs naufragés, composées de cinq veuves et de vingt-cinq enfans, ont vu, par vos soins généreux, leurs gémissemens se calmer et leurs larmes tarir.

Vous avez scrupuleusement rempli vos devoirs envers tous les FF.·. prisonniers de guerre, que la tempête ou le sort des armes a conduits en ce port. Loin d'attendre leurs réclamations, vous les avez prévenues; vous avez été au-devant d'eux; vous leur avez prodigué des soins et des consolations, et vous avez vu leurs regards attendris se porter de vous vers le ciel, comme pour bénir le Gr.·. Arch.·. de l'Un.·., et, en

le chargeant de les acquitter envers vous, le prier de vous combler de ses plus précieuses faveurs.

Vous n'avez pas été les derniers à envoyer à la ville de Spa, incendiée, le secours que réclamait la situation malheureuse de ses habitans.

Vous avez applaudi aux généreux efforts de plusieurs FF.·. marins, qui se sont exposés au plus grand danger, pour sauver notre F.·. *Gotrot*, près de naufrager, sur cette côte, avec son corsaire.

Vous avez, par vos pressantes sollicitations près de nos sœurs affiliées à l'Or.·. de Paris, et notamment près de *Saint-Alexandre d'Ecosse*, procuré le placement et rendu l'existence à notre F.·. *Dufay*, qui, sans cet intérêt fraternel, allait manquer des choses les plus nécessaires à la vie.

Vous avez enfin, à la dernière fête, célébré le dévouement héroïque d'un de vos membres, le F.·. *Souville*, qui généreusement exposa sa vie, pour sauver

celle de deux profanes qui périssaient sous ses yeux; et vous lui avez décerné, dans un bijou commémoratif, la récompense que méritait son noble dévouement. Nous n'aurions rien à désirer, s'il nous offrait plus souvent l'occasion de lui renouveler l'assurance de la haute estime que nous avons pour ses vertus; sa modestie le dérobe, sans doute, à notre reconnaissance, et nous jouiront plus souvent de sa présence, lorsque les années l'auront convaincu que l'on n'est jamais plus heureusement placé que lorsqu'on se trouve parmi ceux qui nous aiment et nous le prouvent.

Vos cœurs inquiets et aimans ont suivi vos FF.·. de la grande armée, au milieu des étonnantes victoires qui les ont couronnés dans les plaines d'Austerlitz, de Jéna et d'Eylau. C'est à la suite de chacune d'elles, que, voulant savoir quels étaient ceux qui avaient cimenté de leur sang ces éclatans triomphes; quels étaient ceux enfin dont notre illustre Empereur avait cru devoir

récompenser la haute valeur, vous avez entretenu avec eux une active correspondance, qui les consolait de leurs fatigues, en leur prouvant qu'ils vous étaient plus chers, en raison des dangers auxquels ils étaient exposés, et que l'amour fraternel que vous leur aviez voué, loin de se refroidir par les distances, n'en recevait qu'un nouvel accroissement.

Aussi, mes FF.·., vos archives offrent-elles la preuve combien ils ont été sensibles à cette marque d'attachement; comme vos archives font foi, par des pièces datées de l'O.·. de *Vienne conquise*, que vos FF.·. de la grande armée, en chômant la fête de l'Ordre, s'unissaient à vous par la pensée, en vous mettant de moitié dans sa célébration. Souvenir touchant ! si des larmes de reconnaissance vinrent humecter vos paupières, en écoutant cette lecture intéressante, vos pl.·. fraternelles, vous le savez, ont fait verser des larmes d'attendrissement aux FF.·. militaires,

qui, exténués de fatigue et de privations, recevaient sous leurs bivouacs, au milieu des glaces et des frimats, des preuves aussi convaincantes, que le feu sacré qui brûle au milieu de vous, de même que l'astre brillant qui vivifie la nature, avait su pénétrer jusque sous le pôle du Nord.

Respectable institution ! si l'on pouvait encore douter combien tu es consolante et précieuse, cet exemple de ton pouvoir et de tes ressources suffirait pour convaincre les êtres les plus incrédules.

L'éloquent Or.·. de cet At.·., qui chaque jour mérite si bien de l'Ordre et de l'humanité toute entière, termina par ces sentimens maçonniques.

Achevons d'épurer nos cœurs, et de dompter nos passions; resserrons plus étroitement encore les liens fraternels qui nous unissent; travaillons à devenir meilleurs, méritons enfin d'être comptés parmi les dignes enfans d'Hérédom. Songez que la moindre tache, le moin-

dre relâchement, la plus légère déviation, pourraient nous priver de cet inappréciable avantage; et ne perdons pas de vue que le vrai Maçon n'est pas celui qui croit qu'il n'est pas fait pour la maçonnerie, mais que la maçonnerie est faite pour lui; qui n'aperçoit dans le temple de l'amitié qu'un champ où il peut impunément déployer son amour-propre et ses passions; qui n'y voit que lui seul, et n'agit que pour sa satisfaction personnelle; qui, froidement égoïste, parlant toujours de fraternité, de sincérité et de philantropie, loin de savoir aimer et pardonner, anéantirait, s'il le pouvait, son At.·., pour se venger d'avoir été contrarié dans son ambition; qui ne met qu'en préceptes ce qu'il devrait mettre en pratique, et qui, à peine admis dans l'Ordre, et comblé de faveurs, les oublie en dénigrant ceux même qui, ayant fait leurs preuves, en sont devenus les dispensateurs; les punit par l'ingratitude, de l'aveugle facilité qu'ils ont eue, et pousserait l'impudeur,

s'il osait, jusqu'à leur fermer les portes d'un temple dont il n'aurait jamais dû trouver l'accès; qui, envieux, jaloux, et ne pouvant s'élever, trouve plus facile et plus commode d'abaisser les autres, en minant sourdement leur réputation maç.·., en leur imputant des torts sur lesquels ils ne peuvent se défendre, en essayant de détruire par son souffle empoisonné, le fruit de leurs longs et pénibles travaux; qui, à la moindre contradiction, fomente insidieusement les divisions et les haines, et qui, abusant enfin de l'indulgence maçonnique, se permet impunément ce qu'il n'oserait tenter dans aucune société profane, parce qu'il sait qu'il en serait de suite expulsé...... Ecartons ce portrait hideux : de semblables Maç.·. sont heureusement rares, et vous ne seriez sans doute pas ce que vous êtes, si vous en aviez parmi vous.

Mes FF.·., si je vous ai présenté ce tableau repoussant, c'est pour que nous soyons toujours en garde contre les vi-

ces qui pourraient nous donner avec lui quelque ressemblance. Je vous offrirai, pour vous consoler, l'esquisse du parfait Maç.·., de celui qui ne voit que l'Ordre, n'existe que pour l'Ordre, et qui, près de lui, ne se compte jamais pour rien; qui resterait modestement dans l'ombre, si ses talens, son dévouement et ses lumières, n'obligeaient ses FF.·. à le mettre en avant; qui croit n'avoir jamais rien fait; qui s'étonne des éloges qu'on lui donne, et qui, véritablement pénétré de ses obligations et de ses devoirs, oubliant les contrariétés et les torts involontaires, sait se soumettre, aimer et pardonner; et qui, au seul nom de la Maçonnerie, oublie ses passions, pour ne pratiquer que les vertus. Voilà, mes FF.·., notre modèle; et ce modèle n'est pas rare parmi vous.

Oui, toujours nous nous aimerons, toujours nous serons Maç.·., toujours nous serons indivisibles. Eh! qui oserait jamais parler parmi nous de divi-

sion et de dissolution ? Qui oserait prédire que nous cesserons d'être des AMIS-RÉUNIS ? Il faudrait sourire et plaindre ce prophète malheureux, qui, prenant ses espérances pour la réalité, paraîtrait ignorer que notre temple est devenu inébranlable, et qu'il existait peut-être déjà avant qu'il eût reçu la lumière profane. Loin de nous couvrir de cendres, comme à Ninive, nous montrerions à ce prétendu prophète cette phalange de braves vétérans, décorant l'O∴, qui, accoutumés à combattre et à vaincre à la clarté tutélaire de l'étoile flamboyante, savent braver toutes les passions, résister à toutes les attaques, et triompher de tous les obstacles ; qui souvent ont entendu, sur le faîte de leur temple, gronder le tonnerre, dont chaque éclat n'a servi qu'à l'affermir davantage ; et qui, sachant se serrer au besoin, sauraient, s'il le fallait, le soutenir seuls de leurs bras, comme on nous montre Atlas portant et soutenant le monde.

Amis réunis ! Ecoutez ma prophétie ; elle ne sera pas vaine : Le soleil, cet astre vivifiant, symbole du feu qui nous anime, cessera d'éclairer le globe, quand il cessera de se lever sur nous et d'éclairer nos travaux ; et lorsqu'on cessera de parler des Amis-réunis, ce sera lorsqu'il aura plu au Gr.·. Arch.·. de l'Un.·. de poser un terme à l'existence du monde.

L'AMITIÉ FRATERNELLE,

ROMANCE MAÇONNIQUE (1).

Présent plus précieux, et plus cher mille fois
Que les trésors du monde et les bienfaits des rois.

DELILLE, *poëme de la Pitié.*

AIR *de la Piété filiale.*

LA voix des AMIS-RÉUNIS
M'invite à reprendre la lyre :
A cet appel comment ne pas souscrire ?
Puis-je oublier les nœuds que je chéris !
Je n'ai qu'une foible étincelle
Du feu créateur des beaux vers ;
N'importe, il faut, dans mes tableaux divers,
Chanter l'amitié fraternelle.

(1) *Tous les traits cités dans cette romance sont historiques.*

Non loin d'un bois, un malheureux (1)
Allait expirer de misère;
Il s'écriait : n'est-il donc pas un frère
Que mon étoile amène dans ces lieux ?
Un Maçon, à nos lois fidèle,
Le voit, l'emporte dans ses bras,
Et l'indigent fut sauvé du trépas,
Grâce à l'amitié fraternelle.

Dans l'abandon et dans les fers (2)
Voyez cette tête blanchie :
Le malheur seul, et non pas l'infamie,
Causa ses torts, sa honte et ses revers.
L'amitié vient : compte sur elle,
Vieillard que le destin poursuit;

(1) *Ce fait s'est passé il y a un an, dans le bois de Cujes, sur la route de Marseille à Toulon.*

(2) *Un créancier inexorable retenait à Sainte-Pélagie un père de famille, âgé de cinquante-six ans, qui lui devait 800 livres; trois Maçons se sont réunis pour compléter cette somme, et ils ont, en outre, payé les frais de la sentence. Ils se sont fait ouvrir les portes de la prison, et ont emmené dîner avec eux, chez un traiteur du boulevard, le débiteur infortuné.*

Sors du cachot, et rejoins ton réduit,
Guidé par la main fraternelle.

Aux flots des rives de Calais
Deux naufragés étaient en proie :
Un frère accourt ; c'est un dieu qui l'envoie :
Par lui leurs jours à la mort sont soustraits.
SOUVILLE, pour prix de ton zèle (1),
Entends mes timides accords
Bénir ton nom, ta vertu, tes efforts,
Et notre amitié fraternelle.

Un Français, aux champs d'Austerlitz (2),
Tombait sous la lance ennemie ;

(1) *Le F.·. Souville est membre de la R.·. L.·. de Saint-Louis des Amis Réunis, à l'O.·. de Calais.*

(2) *Le F.·. Guéritot, officier au 9e. régiment de Hussards, membre de la R.·. L.·. de Saint-Louis des Amis-Réunis, à l'O.·. du Calais, sauvé sur le champ d'Austerlitz par un F.·. officier russe. (Voyez le programme du Juri de littérature, au 4e. volume des Annales Maçonniques,* pag. 165.)

Il fait un signe..... et d'un Russe en furie
Le cœur s'émeut, les yeux sont attendris :
« En vain, dit-il, le sang ruisselle;
» Vivez, soyez libre par moi :
» Aux Francs-Maçons n'ai-je pas, sur ma foi,
» Juré l'amitié fraternelle. »

Des feux qu'allume le désir (1)
L'image à mes yeux se présente :
Jeune guerrier, villageoise innocente,
S'aiment tous deux et brûlent de s'unir.
C'est le bonheur qui les appelle,
Hymen, couronne leur espoir !
Leur dot est prête, ils vont la recevoir
De notre amitié fraternelle.

Comment tracer tous les bienfaits
Que l'Ordre répand sur la terre ?
Comment savoir, enfans de la lumière,
Les soins, les dons que vous tenez secrets ?
Profane, à nos leçons rebelle,

(1) *Une L.·. de Paris a donné, il y a deux mois, une petite dot à une jeune fille de la campagne.*

Viens parmi nous, ouvre les yeux;
Et tu verras qu'on ne peut être heureux
Sans notre amitié fraternelle.

Par le T.·. R.·. F.·. DELORME, S.·. P.·. R.·. C.·., Or.·. de la R.·. L.·. de la Parfaite-Réunion, à l'O.·. de Paris.

PORTRAIT D'UN FRANC-MAÇ.

Unus et omnes.

De Titon a-t-on vu l'amante
Aux bords de l'Orient vermeil,
Semer sur les pas du soleil
Et le jasmin et l'amaranthe ?
Sous d'aussi brillantes couleurs,
Telle on voit la Maçonnerie
Répandre les plus belles fleurs
Sur la carrière de la vie :
Amis, pour la chanter secondez mes accents :
Nos travaux sont secrets, comme ils sont innocens.

L'ami de Mécène et d'Auguste,
Dictant aux Romains ses leçons,
Fit le portrait des Francs-Maçons
En peignant le sage et le juste.
A l'abri d'un monde agité,
Au sein d'une aimable innocence,
Leur code est la fraternité,
Leur morale, la bienfaisance :
Amis, pour les chanter secondez mes accens :
Nos travaux sont secrets, comme ils sont innocens.

Dans le silence et le mystère
Goûtant le bonheur le plus doux,
Ils ne craignent point de jaloux;
Il savent jouir et se taire.
O vous qui, connaissant le prix
Et du mystère et du silence,
Exigez de vos favoris
Une indiscrète confidence,
Cessez, jeunes beautés, des efforts impuissans:
Nos travaux sont secrets, comme ils sont innocens.

Par le R.·. F.·. ROUBÉE, S.·. P.·. R.·. C.·., 1er. Surv.·. de la R.·. L.·. de l'Age-d'Or, à l'O.·. de Paris, membre du Gr.·. Or.·. de France.

Nota. *Ce morceau, mis en musique, se trouve chez les FF.·. GAVEAUX, éditeurs, à Paris.*

Décision du juri pour le concours de l'an 5809.

Le juri, par suite des dispositions qui viennent d'être rappelées, et en conséquence de son jugement du 26e. jour de 4e. mois 5808, sur les pièces du dernier concours, ayant reconnu *que la belle action d'un Maçon officier russe, qui, sur le champ d'Austerlitz et à la suite de cette mémorable bataille, exerça à l'égard du F.·. GUÉRITOT, un de nos membres, officier au neuvième régiment de hussards, et en lui sauvant la vie, toutes les vertus maçonniques*, action qui avait été proposée pour le sujet de *littérature philantropique en vers*, et qui devait obtenir le premier prix au dernier concours, n'a pas été traitée d'une manière digne du sujet, ni des images poétiques qu'elle présentait, arrête qu'elle sera proposée de nouveau au concours prochain, et que les détails de cette belle action seront de nouveau imprimés à la suite de ce programme.

Le juri arrête de proposer pour le sujet de *littérature philantropique en prose:*

Un discours *sur la possibilité de l'union et du rapprochement des Maçons professant les divers rits maçonniques, en prouvant qu'ils émanent de la même source et qu'ils tendent au même but.*

Le sujet du troisième prix de *littérature maçonnique en vers libres, ou cantiques*, est laissé au choix des auteurs.

COUPLETS

POUR LE BANQUET DE R.·. C.·.,

Chantés par le F.·. Pigault-Maubaillarcq, président des chap.·. et du souv.·. trib.·. de la R.·. L.·. de Saint-Louis des Amis-Réunis, *à l'Or.·. de Calais, à la fête du jeudi, 14e. jour du 2e. mois 5808.*

AIR : *Versez donc, mes amis, versez.*

SOUVERAIN Prince Rose-Croix,
C'est donc aujourd'hui notre fête ;
Elevons nos cœurs et nos voix
En élevant aussi *nos têtes.*

Célébrons tous les Rose-Croix
Qui sont répandus sur la terre ;
Célébrons tous les Rose-Croix,
Pour eux réunissons nos voix.

Dignes Rose-Croix d'Hérédom,
Observons notre discipline;
Chérissons ce célèbre mont,
Chantons notre noble origine.

Célébrons, etc.

Andréa, père Rose-Croix,
Qui par ta science profonde
Nous établit et nous fonda,
Tu vis à jamais dans ce monde.

Célébrons, etc.

En vain on nous persécuta,
Notre *Phénix* se fit entendre,
Et l'on vit l'ordre d'*Andréa*,
Toujours renaître de sa cendre.

Célébrons, etc.

La foi nous donne fermeté,
L'espérance force nouvelle,
Et la bien douce *Charité*,
Vient nous enflammer d'un saint zèle.

Célébrons, etc.

On vit nos temples ébranlés,
Menaçant d'écraser nos têtes ;
Mais *ces vertus*, soutiens sacrés,
Surent résister aux tempêtes.

Célébrons, etc.

Du *Pélican*, de ses petits,
Oui, toujours imitons l'emblême ;
Pour notre ordre, pour nos amis,
Sachons nous dévouer de même.

Célébrons, etc.

Andréa, du mont Hérédom,
Où ta cendre aujourd'hui repose,
Souris à la tendre union
Qui te consacre ici *la Rose*,

Célébrons, etc.

(Le couplet suivant était adressé au Chap.·. de la R.·. L.·. de la Parfaite-Union, même Or.·., qui s'était réuni au nôtre pour célébrer la fête.)

Affermissons, fortifions,
L'ordre qu'on voit partout s'étendre ;

Avec la Parfaite-Union,
Oui, nous pouvons tout entreprendre.

Célébrons tous les Rose-Croix,
Qui sont répandus sur la terre;
Célébrons tous les Rose-Croix,
Pour eux réunissons nos voix.

Nota. *Pour que ces couplets fassent plus d'effet, il faut qu'ils se chantent debout et à l'ordre du grade, et que tous les FF.·. répètent le refrain en faisant le* signe *et celui de* réponse.

LOGE D'ADOPTION.

DISCOURS

Sous la présidence de la T∴ Ill∴ S∴ de Vaudémont, *grande maîtresse, pour la réception de* Mme. Grassini, *par l'orateur, le F∴* Casimir de Montlivault.

Après avoir eu l'avantage de vous introduire dans cette enceinte, c'est encore à moi qu'il appartient de guider vos premiers pas et de préparer vos yeux à la lumière nouvelle qui vous éclaire. Mais dans ces premiers momens, cette lumière doit être douce. Récemment sortie des ténèbres, et convalescente à peine des passions extérieures qui nous aveuglent, votre vue, faible encore, ne soutiendrait pas un jour trop éclatant...

N'esperez donc pas que ma main imprudente arrache tout-à-coup le voile salutaire que le temps seul et vos efforts doivent soulever peu à peu.... Vous êtes au début de la carrière ; vous la parcourrez sans doute avec autant de zèle que de talent : vous en recevrez la récompense. Nous nous empresserons de couronner vos travaux et de vous conduire enfin à ce terme où tout est connu ; à ce terme qu'appellent si vivement vos désirs et peut-être votre curiosité : car, ne nous le dissimulons point, le secret dont nous nous environnons nous attire plus de prosélytes que le désir de la sagesse, ou les avantages d'une association fraternelle.

O mystère !.... quel est ton pouvoir ! et combien l'esprit de l'homme est facilement abusé par tes prestiges !... Tu séduis l'imagination, en couvrant soigneusement de tes voiles épais le but que tu lui désignes ; tu l'irrites de ses propres efforts, tu la livres au tourment de ses vains désirs, tu la conduis enfin

à tout braver pour la satisfaire !... Heureuse encore, si, maîtresse enfin de cet objet de ses vœux si passionés, il lui reste assez de force pour en jouir, et si sa propre ardeur et l'image trop brillante qu'elle s'en était formée, n'ont pas éteint d'avance tout le charme qu'elle en attendait !.... C'est donc prudence à nous de tempérer un peu la fougue de cette imagination désordonnée, de lui ménager des ressources et des plaisirs, et de ne dévoiler nos connaissances à ceux qui les recherchent que successivement, et après nous être assurés de leur discrétion, de leur zèle et de leur persévérance.... Persévérez donc, ma Sœur, travaillez et vous parviendrez.... En attendant, jouissez dès à présent des avantages d'une association qui professe la bienfaisance et la plus pure morale, qui repousse les divisions nationales et leurs tristes préjugés, qui réunit enfin tous les peuples par une chaîne de sagesse et d'amour. Et quand je nomme ici l'amour, on sait

assez que ce ne peut être cet amour profane et malin, qui sème la division et les rivalités, qui se plaît à soulever les passions et tous leurs orages, et qui fait acheter des plaisirs si fugitifs par des peines si durables !!! Ce dieu charmant et redoutable n'a point d'autels parmi nous.

A ce propos, on me contait naguère,
Qu'un jour ce Dieu, qui tourmente nos cœurs,
Après maints tours malins, ne sachant plus que faire,
Voulut de nos secrets percer les profondeurs....
Il se déguise, il cache ailes, flèches, flambeau,
Et sous les traits d'un jouvenceau,
Timide et rougissant, sans guide, sans escorte,
Il se présente au temple, et veut franchir la porte....
Là, veille la Prudence, et son œil pénétrant
A bientôt reconnu la ruse :
Est-ce, dit-elle, une erreur qui m'abuse ?
Que viens-tu faire ici, malicieux enfant ?
Eloigne-toi d'un lieu rebelle à ta puissance.
Le dieu s'arrête, hésite à ces accens....
Mais doux parler d'amour et propos séduisans
Ont fait souvent sommeiller la Prudence....
Il s'en souvient, et sûr de son effort,

Prétend triompher d'elle.... Il l'aborde, la presse,
Compose son maintien, et d'un air de simplesse,
La flatte, la cajole, et fait tant qu'il l'endort....
Ainsi vainqueur de cette garde austère,
Il se croit sûr de pénétrer :
Mais aux Parvis sacrés à peine il veut entrer,
Que du Frère terrible il sent la main sévère
S'opposer à ses pas, et malgré ses discours,
Ses aimables propos et ses rusés détours,
Obstinément lui fermer le passage....
Que faire en pareil cas ?.... Rappeler son courage,
Et pour sortir d'un cruel embarras,
D'une vertu qu'il ne pratique pas,
Pour la première fois implorant l'assistance,
Il s'arme de persévérance....
Hé bien! que voulez-vous, dit-il; je vous promets
De faire ici tout ce que l'on exige;
Et librement, sans ruse, sans prestige,
Aux épreuves je me soumets. —
Du jeune Néophyte aussitôt on s'empare,
On voile ses regards, on le dispose, on le prépare;
Il voyage, il parcourt des chemins tortueux;
On lui rend à la fin l'usage de ses yeux....
Quel spectacle imprévu !.... Lugubrement tendue,
Une sombre demeure est offerte à sa vue;
Une lampe, un tombeau, des ossemens, des pleurs,

L'image de la mort et toutes ses horreurs. —
Ce boudoir est charmant, dit-il.... ; mais il me presse
Cependant d'en sortir. — Restez, obéissez,
Lui dit son guide austère ; en ces lieux je vous laisse;
Observez et réfléchissez. —
Réfléchir, dites-vous !.... Ce n'est pas mon usage,
De la triste raison c'est l'ennuyeux partage;
Mais moi je m'abandonne à tous mes sentimens,
Et je ne réfléchis que lorsqu'il n'est plus temps....
Mais quel est ce papier que ta main me présente ? —
Quelques sujets moraux qu'il vous faut discuter. —
Qui! moi, moraliser !.... Pour le coup tuplaisante,
Ou c'est vouloir trop me persécuter.
Nommer l'amour professeur de morale !
La mienne, ami, n'est que chanson;
Billets doux, madrigaux, idyle ou pastorale :
Voilà tout mon esprit et mes seules leçons. —
Mais au moins remplissez l'ordre que je vous donne;
Et sans aucun délai faites un testament. —
Un testament, dis-tu ? — Il hésite un moment....
Un testament.... Ce mot l'étonne....
Amour a-t-il jamais songé qu'il dût finir !....
Mais faisant un effort, il réfléchit, raisonne,
Et cette fois, au moins, songeant à l'avenir,
De son guide, en ces mots, il remplit le désir....
« A mon frère l'hymen je lègue mon bandeau....

★

» .... La fortune qui n'y voit goute,
» Après ma mort recevra mon flambeau.
» De la beauté, servant le doux caprice,
» Que mes traits dans sa main viennent se déposer:
» Mais avant tout, j'invite la malice
» A vouloir bien un peu les aiguiser;
» Et quant à mon convoi, porté près de la tombe
» Par les regrets, les pleurs et la douce pitié,
» Je veux expressément, lorsqu'enfin je succombe,
» Être enterré par la seule amitié. »
Ayant ainsi donné preuve d'obéissance,
Le voile est remis sur ses yeux,
On le conduit hors de ces sombres lieux,
Et le cours d'épreuves commence ...
Voyages et dangers, peines, travaux, douleurs,
Les salutaires eaux, les feux épurateurs,
Il subit tout avec constacce;
Car on sait bien qu'un peu de résistance
Donne toujours plus de force à l'amour....
Est-ce tout, disait-il ?.... Ah ! c'est par trop facile.
A tourmenter les gens je suis bien plus habile,
Et gare à vous, Messieurs, si j'ai mon tour. —
On finit; — mais avant de lui rendre le jour,
On exige un serment.— Un serment!..j'en fais mille,
Si vous voulez, dit-il...., ils ne me coûtent rien. —
Mais ce serment est celui du silence,

Et ce mot lui déplaît.... Cependant il faut bien
Ne pas montrer de répugnance :
De ses devoirs ensuite on lui fait le tableau ;
Discrétion, amitié, bienfaisance,
Soumission, travail.... tout lui semble très-beau ;
Cependant il y pense,
Il réfléchit, et se dit à part soi,
« Ceci n'est pas très-gai.... Ma foi,
» Je suis bien jeune encore pour me faire si sage....
» Laissons ces bonnes gens se divertir sans moi,
» Assez d'autres viendront m'apporter leur hom-
mage.
» Messieurs, dit-il, expliquons-nous :
» J'estimerais à grand honneur, sans doute,
» De me voir compté parmi vous ;
» Mais franchement vous suivez une route
» Qui, certes, ne me séduit pas.
» La raison règne ici...., ma cruelle ennemie,
» Cette vieille raison, que je hais, qui m'ennuie,
» Vous suivez strictement ses leçons et ses pas !
» Voici d'ailleurs, un second embarras....
» Vous voulez, dites-vous, me donner la lumière ?
» Mais oubliez-vous donc qu'elle m'est très-con-
traire ;
» Le trop grand jour souvent me conduit au tom-
beau ;

» On sait que je ne puis me passer d'un bandeau !
» Vous me parlez de bienfaisance,
» De travail et d'obéissance ;
» Vous voulez, qui pis est, me réduire au silence!
» Mais de ce pauvre hymen, c'est là le triste sort !...
» Et je ne vois rien là qui puisse me séduire....
» Moi je suis gai...., j'aime le mot pour rire....
» Ainsi donc, mes amis, je vous estime fort,
» Mais adieu... De ce temple ordonnez que je sorte:
» Je n'y reparais plus, je le jure.... Au revoir....
» Ici, tout à loisir, méprisez mon pouvoir.... ;
» Mais je vous attends à la porte. »

Ce fut ainsi que le malicieux enfant s'exila lui-même de nos temples, et avec lui s'éloignèrent les soucis, les divisions, et ce cortége de chagrins, qui ne le précède jamais et qui le suit toujours.... La Sagesse et les Muses, ces consolations d'un âge privé d'illusions, nous dédommagent de l'absence de ce dieu séduisant et dangereux, dont hors de cette enceinte nous ne dédaignons point sans doute d'encenser les autels. Nous estimons les talens, nous aimons les beaux-arts, et ceux qui les cultivent

sont en honneur parmi nous. Au sein de cette réunion brillante, j'aperçois quelques-uns de ces favoris du génie qui ont su reculer les limites des arts et les conquêtes du talent. Les nommer serait affaiblir l'hommage que je veux leur rendre. Leur réputation parle plus haut que de vains éloges, et tous les regards fixés sur eux doivent leur prouver qu'ils sont l'objet de l'estime et de la reconnaissance de tous. Ah ! que long-temps encore ils puissent élever la gloire des arts et jouir de leurs succès !... Loin de moi de chercher à établir entre eux une prééminence, source de rivalités funestes. Reconnaissons que tous sont frères ; que tous exigent de longues études et l'influence du génie ; que tous nous donnent des émotions délicieuses ; qu'ils font l'ornement et le charme de la vie, et disons, avec un de nos poëtes :

Nous ôter nos talens et nos arts enchanteurs,
C'est ravir à la terre et ses fruits et ses fleurs.

La récipiendaire, qui fait l'objet de

cette réunion, et qui figure si avantageusement dans la carrière des beaux-arts, vient ajouter encore à la richesse de nos possessions. Depuis ses débuts éclatans, elle est entourée d'hommages mérités; et sans doute, lorsque, comme elle, on réunit les grâces de la figure aux dons l'esprit, et tout le charme du talent au vif sentiment de la gloire, on a droit à une brillante célébrité. Qu'elle prenne place avec confiance parmi nous! qu'elle soit désormais pour nous une Sœur chérie. Livrons-nous aux charmes d'une réunion aimable autant que distinguée, et rendons-en grâce à celle qui la préside et nous en fais jouir. Partout ailleurs je me livrerais, sans doute, au plaisir de lui peindre les sentimens qu'elle nous fait éprouver; mais rassemblés chez elle, je craindrais que cet élan de nos cœurs ne fût suspecté d'adulation, et les expressions de la vérité transformées en formules de flatterie. Je me borne à lui offrir, en finissant, l'hommage simple et mérité de nos vœux et de notre reconnaissance.

COUPLETS MAÇ∴,

Par le F∴ Bezanson-Taine,

Membre de la R∴ L∴ de la Sincérité, *Or∴ de Reims.*

De tes rayons, bienfaisante lumière!
Le feu céleste a pénétré nos cœurs;
Ton vif aspect a rompu la barrière
Qui nous tenait dans une nuit d'erreur.

Un voile épais, au regard du vulgaire,
Couvre le ciel de son obscurité;
Profane, fuis, ce n'est qu'aux yeux d'un frère
Que peut briller l'auguste vérité.

Des préjugés détestant l'esclavage,
De la nature il n'entend que la voix;
Le fanatisme en vain souffle l'orage,
L'humanité est son unique loi.

De chaque peuple il respecte l'usage;
Il est partout citoyen vertueux:
Il fait l'erreur, mais il plaint le partage
De ceux qui sont sous son joug ténébreux.

Frères unis en cette auguste enceinte
Par les liens de la sincérité:
Joignons les mains, et sous la voûte sainte
Serrons les nœuds de la fraternité!

INSTALLATION

*De la L∴ l'*Aurore-Naissante, *Or∴ de Francfort sur le Mein, le 12e. jour du 4e. mois* 5808.

UNE installation distinguée par une pompe religieuse, une régularité sévère, et des planches marquées au coin du véritable type de la science Maç∴, méritait une place dans les fastes de l'Ordre.

Nous l'offrons aux Amis de la V∴ L∴ avec d'autant plus d'intérêt, que l'exemple de cette solennité peut aussi offrir un parfait modèle en semblable occurrence.

Extrait de la planche des travaux.

Les trois maillets, trois bouquets de fleurs, et trois paires de gants blancs, ont été placés sur un carreau richement

décoré et orné de l'équerre en or, le carreau a été remis aux FF.·. 1er. et 2e. Surv.·.

Le Vén.·. a fait éteindre toutes les étoiles; il s'est rendu entre les deux colonnes le flambeau à trois étoiles éteint à la main. Arrivé à la porte intérieure du temple, le F.·. garde des sceaux derrière lui, il a ordonné aux FF.·. couvreurs d'ouvrir cette porte; le Vén.·., remettant le flambeau à trois étoiles au M.·. des cérémonies, a présenté au président de la députation le maillet, une paire de gants et un bouquet. Les Surv.·. en ayant fait de même aux deux autres députés, le Vén.·. a dit :

TT.·. RR.·. FF.·. Dép.·.,

« Daignez recevoir ce flambeau et le rallumer au foyer de la V.·. L.·., qui a bien voulu vous envoyer vers nous. Acceptez l'hommage de ces maillets en témoignage de celui que nous rendons de tout cœur au Gr.·. Or.·. de France; ces gants doivent vous peindre la candeur

des vrais sentimens maç.·. qui nous animent : ces fleurs sont le symbole des jours heureux qui vont naître pour un At.·. que vous voulez bien régulariser. »

Le président a placé sur le carreau, porté alors par le F.·. garde-des-sceaux, les constitutions et les pouvoirs.

Cet acte a été couvert par de triples fanfares.

Au son d'une marche triomphale, le cortége s'est avancé jusqu'au pied de l'autel dans l'ordre suivant :

Le F.·. M.·. des cérémonies et les deux experts ont présenté au Vén.·. installateur trois urnes pleines de parfums odoriférans ; toutes les étoiles éteintes, le temple faiblement éclairé par les trois urnes, le Vén.·. installateur a prononcé une invocation au Gr.·. Arch.·. de l'Un.·., pour qu'il daigne jeter un regard propice sur ce temple élevé à sa gloire.

Le Vén.·. installateur a quitté le fau-

teuil, et, précédé du F.·. M.·. des cérémonies et des deux experts, il a allumé avec le feu nouveau les étoiles, en commençant par celles placées triangulairement sur l'autel, celles des FF.·. 1er. et 2e. Surv.·., puis les étoiles placées sur le tableau, en commençant par celle du midi; en cet instant, la grande lumière a paru dans le plus brillant éclat.

Pendant cette cérémonie, les FF.·. de l'harmonie ont exécuté un chant analogue.

Le Vén.·. installateur a reçu, au nom du Gr.·. Or.·., l'obligation de tous les membres de la L.·., et leur en a fait signer sur-le-champ la formule, ainsi qu'un duplicata, pour être consignés dans les archives de la L.·.

Tous les FF.·. étant debout et à l'ordre, glaive en main, le Vén.·. a dit: « Au nom du Gr.·. Or.·. de France, nous, ses Députés chargés de ses pouvoirs, installons à perpétuité, à l'O.·. de Francfort sur le Mein, une L.·. de

SAINT-JEAN, sous le titre distinctif de l'*Aurore naissante*, pour prendre rang parmi les LL.·. régulières, à la date du 17e. jour du 6e. mois de l'an de la V.·. L.·. 5807.

La L.·. de SAINT-JEAN, sous le titre distinctif de l'*Aurore naissante*, est installée. »

Il a tracé un morceau d'Arch.·. dont voici l'esquisse sommaire :

« Qu'il est beau, qu'il est majestueux ce moment de votre existence régulièrement maçonnique ! Que de douces et de délicieuses émotions ne fait-il pas naître dans vos âmes ! Qu'elle est belle et attendrissante l'allégresse que vous manifestez ! Elle est le présage heureux de la félicité que vous vous êtes promise en recherchant la vérité.

» Rien désormais ne pourra vous troubler dans vos douces jouissances. Le titre distinctif que vous avez sagegement adopté, brillera d'un nouvel éclat. Bientôt vous verrez, avec la plus

vive satisfaction, la foule empressée des zélés imitateurs de vos vertus.

» Oui, n'en doutons plus, TT.·. CC.·. FF.·., dans ce siècle qui s'ouvre à la plus grande gloire du Souv.·. Ar.·. de l'U.·., il est permis de prédire que, semblable à l'étincelle électrique, le feu sacré qui réside sur la montagne sainte, ne tardera pas à embrâser les deux hémisphères.

» O divinité bienfaisante, fille du ciel! Vérité sainte! viens habiter parmi nous: tu ne trompes jamais ceux qui se sont attachés à ton culte. Tu les a généreusement gratifiés de la fidélité qu'ils t'ont jurée, en leur faisant apercevoir, au milieu de leurs plus pénibles travaux, la récompense qui les attendait.

» Votre temple, TT.·. CC.·. FF.·., est construit sur des fondemens inébranlables. Placés entre l'équerre et le compas, vous devez l'embellir par des actes de sagesse. N'oubliez jamais que

le premier devoir d'un Maç.·., est la charité envers ses FF.·.

» Chérissez-les, soutenez-les tant qu'ils seront dignes par leurs mœurs, par leur conduite pacifique et fraternelle, d'être comptés au nombre des vrais Maçons. Laissez au profane les passions et la discorde; opposez la douceur et la modération à la violence et à l'outrage. Ayez le noble courage de soutenir le F.·. persécuté par l'ignorance et la jalousie, de repousser l'injustice, et de résister à l'oppression. Soyez Maç.·., Maç.·. purs et sans reproches. Que les FF.·. Vis.·. trouvent dans votre At.·., la régularité des travaux, l'émulation dans l'étude de l'art sublime, la pratique soutenue de la bienfaisance; que tous les vrais Maç.·. puissent, en tous temps, vous applaudir de votre sagesse et de votre prudence dans vos délibérations, de votre mépris pour les intrigans, qui sont les fléaux de toutes les associations profanes et maçonniques, de votre fermeté

dans vos résolutions; de votre zèle pour la gloire de la maçonnerie, et de votre affection inaltérable pour tous vos FF.·.

» Contribuez de tous vos moyens à l'œuvre salutaire et surtout par l'exemple que vous donnerez de la pratique de toutes les vertus qui sont la base de la maçonnerie.

» Ayez sans cesse présens au cœur et à l'esprit, les obligations qu'elle vous prescrit et le but qu'elle se propose; rappelez-vous, à chaque instant de votre vie, que la principale obligation d'un Maç.·. est de remplir scrupuleusement les devoirs de son état civil; que la maçonnerie n'est point une société isolée dans l'État; que le lien qui unit tous les MM.·. répandus sur la surface du globe, est subordonné à celui qui l'attache à sa patrie et au gouvernement sous lequel il vit; que le but de la maçonnerie est de procurer à l'homme la plus grande félicité dont il puisse jouir sur la terre; qu'ainsi, tout ce qui peut tendre à perfectionner son physique,

son moral et son intelligence, est le patrimoine de la maçonnerie; accueillez donc toutes les lumières, toutes les sciences, tous les arts utiles et agréables; et surtout soyez toujours embrâsés du feu de cette charité bienfaisante, la plus douce, la plus aimable de toutes les vertus dont la pratique rapproche le plus l'homme de la divinité.

» Souv.·. Arc.·. de l'Un.·., toi dont l'immensité embrasse tout; toi qui connais jusqu'à nos plus secrètes pensées; reçois de nouveau, en ce jour fortuné, les vœux que nous t'adressons; protège les ouvriers de ce temple qui s'élève pour ta plus grande gloire, et fais que, pour le bonheur de l'humanité, ils propagent d'âge en âge les vertus que tu as répandues sur la terre! *Amen.* »

Le F.·. Orat.·. a ensuite tracé la pièce d'arch.·. dont nous offrons tout ce qui tient aux rapports généraux de l'Or.·.

» C'est avec un frémissement de joie, a-

t-il dit, que nous nous présentons devant toi, ô grand principe de toutes choses! G.·. Arch.·. de l'U.·.! C'est, avant tout, pour célébrer tes louanges, ô créateur et père de tous les êtres, que nous sommes dans le saint temple de la vérité, que nous allons consacrer! Tout ce qui entre dans l'enchaînement merveilleux et admirable de ton immensité, annonce ta gloire; tout est animé du souffle de l'unité; unité c'est l'harmonie, harmonie c'est l'âme de l'univers, l'âme s'explique par des sentimens, des sentimens purs dont l'exercice est le but de notre existence. Remplir ce but, voilà la noble destinée du vrai Maç.·.

Et nous aussi, nous sommes au parvis du temple de la sagesse. Nous voyons dans le fond, le château des mystères, sur un rocher escarpé. Ceux qui ne peuvent atteindre cette immense hauteur, doutent de sa véritable existence, car nos vues sont bornées, et il n'est réservé qu'à l'œil pénétrant et

scrutateur, de voir dans le lointain des choses qui restent toujours cachées aux yeux faibles et timides.

Tant que notre âme est enveloppée dans l'obscurité, tant que nos yeux sont couverts de ténèbres, nous n'avons point de véritable connaissance, et nous sommes éclairés d'une lumière trompeuse. Mais dans ce saint At.·. de la nature, le nuage de la superstition disparaît; on ne s'y perd pas dans un dédale d'erreurs et de préjugés: on y marche à pas sûrs. Déjà l'aube du matin chasse les ténèbres de la nuit; déjà l'*Aurore naissante de l'orient* nous luit grâcieusement; déjà les astres brillans dont elle est entourée, dardent des rayons de sagesse. Oui, c'est à l'influence salutaire de l'*Aurore*, que les champs incultes des sentimens doivent et leur renaissance et leur embellissement. Oui, c'est de l'orient qu'il nous rayonne et sourit de la sérénité.

L'homme, pour remplir dignement sa destinée, doit aller puiser à la source

limpide de la sagesse et de la lumière. Ce sont elles qui lui frayent le sentier de la vie, jonché de fleurs; ce sont elles qui lui procurent un avenir calme et serein, en le conduisant par la main et en ne le laissant jamais faire un faux pas; ce sont elles enfin qui lui suggèrent l'idée de penser constamment à la vertu et aux devoirs; acquérir et nous approprier ce trésor si précieux et si nécessaire à notre bien-être, tel est le but de notre réunion. La séduction, l'amour-propre et les vues d'intérêt sont bannies de notre sein. On n'entre dans ce lieu sacré qu'avec l'humiliation, la bonne volonté, la modestie, la tranquilité et l'union pour répandre les lumières; la vraie morale, la vertu sincère, l'amour fraternel et l'amour du prochain. Ces devoirs dictés par la nature et inculqués par le sentiment, voilà les obligations et les exercices du Maç.·. Je dis exercices, car la vertu qui n'est pas mise en pratique, n'a aucun droit à nos suffrages. Mais quel sen-

timent la nature a-t-elle plus profondément gravé dans nos cœurs, que l'amour, cet enfant de Dieu et de la félicité de l'homme? Oui, la véritable manière d'adorer la divinité et de se la rendre propice, c'est d'aimer l'homme, l'image de Dieu. En effet, le plus grand et le plus sublime éloge qu'on puisse faire de l'homme, c'est de savoir estimer l'homme dans son semblable. Ce principe divin d'un amour mutuel est la première religion de l'homme. La nature n'en connaît pas d'autre.

Quelle magnifique allégorie ! Dans l'antiquité aussi je devrai vous citer plusieurs passages analogues de l'écriture sainte; par exemple : « une triple union ne rompt pas si facilement. » — Ou dans Josué, « que le soleil arrête à Gabeon. » — Ou dans Isaïe, « si tu ouvres ton âme à celui qui a faim et que tu rassasies l'âme affligée, et que tu fasses venir dans ta maison les pauvres, alors ta lumière se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres seront comme

le midi, et la lumière éclora comme l'aurore du jour. »

Etre suprême! Gr.·. Arch.·. de l'U.·.! c'est toi que nous invoquons; jette un regard sur nous! fais que nous puissions imiter ton grand exemple! dirige nos cœurs vers le bien de tes créatures douées de raison. Que notre entreprise soit couronnée de succès! Que la plus intime union nous lie! que la discorde qui désunit les hommes soit loin de nous! Daigne, ô grand créateur! envoyer dans ce temple consacré à la raison, l'inspiration et la vraie lumière! et que l'aurore, fille de la terre et du soleil, monte sur son char doré, nuancé de pourpre, d'or et d'azur, qu'elle arrive, dans sa marche brillante, aux portes transparentes de l'Orient, et les ouvre avec ses doigts de rose, et au milieu de l'harmonie des sphères célestes, éclairer le monde et répandre le doux repos de la nature sur l'humanité! »

Nous ne pouvons résister au plaisir de transmettre les pensées maçonniques

du F.·. Widenlocher, dont nous regrettons de ne pouvoir consigner la planche entière.

« Le spectacle des cieux et de la terre n'ayant pu être long-temps indifférent aux regards des premiers hommes, ceux-ci ont naturellement dû admirer la parure des continens, les abîmes des mers, les explosions des volcans, l'aspect de la voûte azurée, ainsi que tous ces astres innombrables qui la décorent, et cet aspect a dû commander à leur esprit l'admiration et le respect envers l'auteur.

Pour parvenir à la connaissance de cet auteur, ils ont dû se demander : comment s'était formé cet univers, dont il faisaient partie ; et, à force d'étude et de travail, ils ont dû penser qu'un être indéfinissable avait construit tout ce qui avait causé leur étonnement, et c'est pour cela qu'ils ont donné à cet être indéfini, le nom de *Grand architecte.*

Parvenus à de plus grandes connais-

sances, ils ont dû admettre un principe d'intelligence et de prévoyance dans l'univers. A ces ineffaçables ouvrages, à cette toute puissance, et à cette éternelle volonté, qui gouverne l'univers dans le calme, et à laquelle rien ne peut échapper, ils ont dû reconnaître que tout ce qui les occupait était divin; c'est aussi pour cette raison qu'ils ont ajouté au nom de grand architecte, celui de Dieu.

Ces premiers hommes, trouvant en abondance de quoi satisfaire leurs besoins, pouvaient facilement employer leur temps à l'étude; rien ne les empêchait d'employer et de sacrifier tout à ce travail.

A mesure que la terre s'est peuplée, le nombre des hommes a tellement augmenté, qu'ils ne pouvaient plus rester sur le même point: ils convinrent donc de se séparer pour se porter dans les pays habités, afin de propager leurs sciences: mais avant tout ils convinrent de commencer en tous

temps et en tous lieux leurs travaux au nom du grand architecte, et de les finir de même : ils convinrent enfin de quelques signes, mots et attouchemens pour se reconnaître par-tout. Delà il suit, que cette société de savans des premiers siècles a posé le fondement et la première pierre de la F.·.-Maç.·. (à la vérité sous une autre dénomination), mais les bases étaient les mêmes ; cela est si vrai, que ces savans, connus sous le titre de Mages, n'admettaient dans leur sein, que des hommes libres, francs, loyaux, entièrement indépendans, et après des épreuves non équivoques de leur discrétion.

Ces sociétés étaient les seules instruites, et de leur sein seul sortaient les instructions et toutes les connaissances. Une partie d'entre elles brillait surtout en Egypte ; et tout porte à croire que c'est aussi là que la Fr.·.-Maç.·. a pris sa première et véritable racine, (toujours encore sous un autre nom), puisque là les savans étaient architec-

tes, géomètres, astronomes; que là, ils ont transmis aux autres peuples l'art de construire des édifices matériels et réguliers; et que delà, nous avons eu les premières notions de la divinité et de la création du monde.

C'est de Moïse que nous tenons ces notions, et c'est encore de lui, par la division qu'il a faite dans le narré de la création, que nous savons que c'est Dieu qui était le grand architecte de l'univers, et qui dès le premier jour créa la lumière.

Une étude continuelle et infatigable nous a appris que cette lumière est celle qui anime toute la matière, et qu'elle la gouverne par une sorte de nécessité ordonnée par le maître du monde.

Il doit donc nous importer de chercher à la connaître, puisque sur elle seule repose le mystère de la Fr.·.-Maç.·., que nous voulons pénétrer.

On a connu en Egypte les mystères d'Isis et d'Osiris, et à l'égard, des initiés, on a déjà observé des usages à

l'instar de la Fr.·.-Maç.·. d'aujourd'hui. Ceux qui désiraient être initiés étaient obligés de passer par des épreuves terribles avant d'y parvenir. Les informations que l'on prenait au sujet de celui qui se présentait pour l'initiation assuraient ordinairement la bonté du choix, et les épreuves qui précédaient l'initiation, servaient à constater la fermeté et le courage nécessaires pour garder un secret, et pour pratiquer efficacement la vertu; de cette précaution, il est nécessairement résulté une association choisie, préparée et cimentée avec soin.

Ces usages ont passé de l'Egypte dans la Grèce, et delà chez les Romains, où les initiés dans les temples de Cérès et de la bonne Déesse, suivaient également de pareils usages.

D'après cette identité dans les usages et dans le but, la société des Fr.·.-Maç.·. n'est qu'une suite de celle des savans de l'Egypte. Mais on n'est pas d'accord, ni sur le lieu, ni sur l'époque

de son origine; attendu que les uns l'admettent véritablement de l'Egypte, d'autres la font dater de la construction du temple de Salomon, d'autres veulent qu'elle date des croisades, et enfin une quatrième partie la veut faire remonter jusqu'au commencement du dixième siècle.

Ceux qui admettent l'origine de l'ordre à dater de la construction du temple de Salomon, fondent leur opinion sur les emblêmes que nous voyons devant nos yeux, qui cependant n'ont pas le moindre rapport avec les causes qui ont suscité la guerre sainte dans la Palestine; et sur ce que l'ordre a constamment observé les coutumes qui étaient en usage alors; enfin, sur ce que l'ordre est et sera en deuil perpétuel pour la mort de celui qui a dirigé les travaux de cette construction.

Ceux qui font remonter l'origine au temps des croisades, fondent leur opinion sur ce que les chrétiens, dispersés parmi les infidèles, et obligés d'avoir

des moyens de ralliement, convinrent entre eux de signes et de paroles qu'ils se communiquèrent sous le sceau du secret, et qui se perpétuèrent entre eux à leur retour en France. Ils ajoutent, que la réédification des temples détruits par les infidèles, était un des principaux motifs de la réunion de ces pieux chrétiens. Ils sont au surplus dans la ferme persuasion que ce dernier motif a entraîné la dénomination de Maç∴ : enfin ils soutiennent, que comme les Français, ou les Francs, plus ardens que les autres nations pour la conquête de la terre sainte se sont plus distingués, cette circonstance a donné lieu à l'épithète de Fr∴-Maç∴.

Ceux qui veulent faire remonter l'origine à un temps plus haut que les croisades, sont les Anglais, et ils fondent leur opinion sur un ouvrage imprimé dans leur pays en 1757, par ordre de la grande Loge, lequel ouvrage parle d'un établissement fait sous un certain Atselstan, vers l'an 924, qui, pour cet

établissement fit venir des Maç.·. de France et d'autres pays, et qui mit Edwin son frère à leur tête, en leur accordant des franchises, une jurisdiction et le droit d'avoir des assemblées générales. Ils fondent encore leur opinion sur ce qu'Edwin rassembla les francs et véritables Maç.·. à Yorch, où se forma la grande Loge en 926, dans laquelle on rédigea des constitutions et des lois qu'ils durent observer. Enfin, ils terminent par citer quelques évêques et lords, comme grands-maîtres de ces Maç.·.

Voilà à peu près, mes CC.·. FF.·., la différence d'opinions qui existe parmi les Fr.·.-Maç.·., sur l'origine de leur Ordre.

» Grand Arch.·., seul et unique souverain des Maç.·. de théorie, sois toujours notre guide : fidèles au serment que nous avons prêté, nous te reconnaîtrons sans fin pour notre auteur, et pour celui de la nature entière ; à l'exemple de nos ancêtres, nous t'élève-

rons des temples dans nos cœurs, pour y admirer tes chefs-d'œuvres, et pour y recevoir la vraie lumière. Nous imiterons *Salomon*, ton serviteur fidèle, qui, comme nous, était géomètre, architecte et Maç.·. de théorie. — Daigne conserver long-temps les membres de cette respectable Loge naissante! répands sur eux ta lumière bienfaisante, fortifie le zèle du Vén.·., échauffe son cœur, anime son esprit, soutiens son courage, décide ses succès. Donne-lui la force de soutenir les colonnes du nouveau temple, et sois en tout temps son guide et son appui.

En faisant ce vœu pour la conservation de ce temple, où nous sommes rassemblés, et de vos jours heureux, je vous souhaite aussi à tous, mes Ch.·. FF.·., salut et bénédiction de l'O.·.!!!

DE L'INSTITUTION MAÇ∴

DANS L'ORDRE POLITIQUE ET MORAL.

Des siècles se sont suivis dans l'immense abîme du temps ; de nombreuses générations se sont succédées, et nous observons, en les parcourant, que ni les lieux, ni les temps, n'ont jamais changé la nature humaine : ce sont par-tout les mêmes défauts, les mêmes vices, les mêmes malheurs.

Cependant quelques rayons nous luisent à travers cette obscurité ; ce sont les traditions orales qui se maintiennent parmi chaque peuple de la terre, traditions qui nous tracent le tableau le plus agréable de la vie des premiers hommes : leurs jours s'écoulèrent dans les douceurs de la concorde et de la paix ; et unis par les liens de l'amour et de l'harmonie, ils ne formèrent qu'une seule famille. Alors l'homme était plus

intimement lié à la nature qui, le recevant dans son sein, ouvrit à son confident chéri l'intérieur de ses plus profonds secrets; comblé d'une abondance que la nature encore vierge lui prodiguait, il passait des jours sereins, qui ne furent troublés en aucune sorte, et qui s'écoulèrent dans la plus pure innocence.

Hélas! cet heureux temps n'existe plus! depuis des siècles il a disparu de la terre, et c'est seulement le souvenir qui nous en est conservé dans les tristes sons des chants de l'antiquité; la paix s'est bannie avec lui. La nature a fermé son sein aux mortels; elle a offusqué leur lumière et a rendu leur esprit obscur et troublé; ils désirent toujours et ne sont jamais satisfaits; ce qui leur plaît aujourd'hui, leur déplaît le lendemain; ce qu'ils ont acquis après de grands efforts, est quelquefois détruit dans un instant de dégoût, toujours occupés de se créer de nouveaux besoins, toujours bercés de l'espoir d'arriver enfin

à un bonheur parfait; mais hélas! ce bonheur leur est échappé; les beaux jours de l'existence humaine sont passés, et avec eux l'innocence s'est perdue.

Mais sûrement sa destinée ne voulait pas qu'il passât ainsi ses jours dans un état de tranquillité perpétuelle; l'homme, né libre, devait arriver à un plus haut dégré de connaissance de soi-même, s'élever à la vertu par ses propres forces et, du fond de sa nature même, puiser les moyens de parvenir à la félicité qu'il se préparait : le premier pas que l'homme faisait vers cette liberté morale, fut naturellement suivi de la perte de son innocence primitive, et voilà ce que les traditions de tous les peuples nous représentent sous l'image de la chûte de l'homme. Après qu'il fut dépouillé de son innocence, il apprit à distinguer entre le bien et le mal, et à choisir librement entre les deux. C'est alors que commença la grande époque de la lutte entre les deux principes; le bien qui doit naître spontanément dans

l'homme, ne peut exister sans les efforts réitérés de toutes ses forces en lutte contre le mal. C'est dans cet état de guerre morale, que le genre humain se trouve depuis des siècles; et qui peut désigner l'époque où le bien triomphera enfin du mal, et portera les hommes au comble de la félicité universelle.

La chûte de l'homme, la perte de son innocence, l'origine du mal ne naquit pas dans lui-même. Elle fut produite par les rapports extérieurs; car l'homme serait toujours vertueux, s'il n'était séduit par les objets qui l'entourent. La succession progressive des hommes, et les arts devenus alors nécessaires parce que les productions spontanées de la terre ne suffisent plus aux besoins de la multitude, furent les premières causes de sa corruption : l'homme, pressé par le besoin, était forcé d'employer toute son activité à des objets extérieurs, et par-là, la belle harmonie, le doux calme de son âme furent troublés. Dès ce moment, le seul grand soin de

l'individu fut sa propre conservation; toujours occupé de soi-même, il ne songeait qu'à se nourrir, qu'à suivre la route que son intérêt lui traçait; seulement guidé par l'amour-propre, tous ses désirs se concentrèrent en lui, et il ne négligea que trop souvent l'amour fraternel. Ainsi se rompirent les liens naturels qui joignaient d'abord si intimément les individus; l'homme se séparait de l'homme, et l'égoïsme, étranger à la nature humaine dans sa pureté, y fut profondément implanté par la force des besoins extérieurs.

Cet égoïsme fut le germe de tous les maux; il entraîna dans sa suite une foule des vices et des défauts qui flétrissent la nature humaine, et qui portent tant d'amertume dans notre existence; il enfanta l'avarice, l'ambition, l'envie, l'orgueil, et les violences et les haines de toute espèce.

Mais cependant, quoique la nature humaine ait été à ce point corrompue, elle ne se dégrada pas entièrement de

son excellence, car l'étincelle divine qui l'anime ne s'éteint jamais; elle relève l'homme de sa chûte, quelque profonde qu'elle soit, et le fait même éclater avec une nouvelle gloire. Au milieu des vices nous voyons de grandes vertus se développer et répandre leurs lumières comme l'éclair qui déchire les ténèbres; ici le mal même a produit le bien, un grand et sublime bien, le prix d'un choix spontané.

Après que les liens naturels et primitifs se furent rompus, et que les hommes se furent séparés, ils s'associèrent de nouveau en familles particulières, suivant que leurs besoins mutuels les unissaient: des héros, des chefs parurent alors sur la scène, qui furent comme le centre et l'appui de la multitude dispersée; du fond de leur génie créateur, ils inventèrent de nouveaux liens qui, au moins pour les rapports extérieurs, retinrent les hommes dans la vie sociale, et inspirèrent à tous un intérêt commun.

Ainsi se formèrent les sociétés politiques et les états; ce fut une nouvelle union inspirée par la raison, qui suppléa celle que l'homme avait reçue de la nature, et qui fut déjà oubliée. Mais un tel état, où seulement les rapports extérieurs sont réglés, où les membres ne sont unis que par leurs relations physiques et économiques, où tout ce qui ennoblit la nature humaine est absolument négligé, ne peut jamais satisfaire au besoin d'une plus parfaite réunion. C'est dans une autre sphère où les lois extérieures n'ont point d'influence, c'est dans le cœur humain qu'il faut chercher les moyens pour arriver à ce grand but, dans la moralité; enfin, c'est la religion qu'il faut; par la dernière, les hommes s'unissent par le plus fort des nœuds, la ligue spirituelle des âmes, elle joint étroitement ce que les rapports extérieurs ont séparé.

L'esprit humain inventa ainsi, dès le commencement, dans des plus salutaires institutions de la société, les lois et la





religion. Sa nature se réconcilia avec elle-même; le germe du mal fut détruit, et l'amour social triompha enfin de l'égoïsme.

Dans leur origine, l'état et la religion, si différens dans leurs effets, le premier se rapportant sur l'extérieur et la seconde sur l'intérieur de l'homme, ne firent qu'un seul tout. Les institutions religieuses et les lois, les autorités civiles et ecclésiastiques, furent intimément liées dans toutes leurs parties. Cette union est très-salutaire, et sans elle la société est sans charmes et sans aucun avantage, sa dissolution y porte même la ruine. L'âme est liée au corps et sans elle il ne sentirait son existence que par l'impression des objets de dehors; un état sans religion ressemble à une machine inanimée, qui ne reçoit du mouvement que par l'impulsion d'un corps étranger.

Mais, malgré leur réunion, ces deux grands mobiles de la société ne formèrent cependant pas encore une assez

forte barrière contre le cours rapide de la corruption et les progrès du sophisme ; une civilisation qui se rafinait de plus en plus, plongea enfin les hommes dans une vie de mollesse efféminante ; la lumière de la religion se ternit et perdit son influence salutaire ; les liens de la société se dénouèrent et menacèrent de se rompre entièrement.

Au milieu de ce triste période, la nature humaine, relevée par son génie immortel, se montra dans toute sa gloire ; la divine essence qui l'anime est indétructible, et se fait toujours sentir par des effets merveilleux; dans ces temps de ténèbres et de corruption, où la sagesse fut ou méconnue ou méprisée, elle se retira et se couvrit d'un voile mystérieux; les plus sages y trouvèrent un asyle où, à l'abri des illusions du monde, ils se consacrèrent à la contemplation des choses célestes. Ils gardèrent pendant des siècles, ce qu'il y a de plus sacré pour l'humanité, la sauvèrent de la ruine dont elle était mena-

cée, et communiquèrent leurs lumières aux générations futures, jusqu'à ce qu'enfin elle reparut au jour dans tout son éclat, et se répandit sur des millions de mortels.

Les mystères se joignirent de cette manière aux lois et à la religion, et tous trois ne firent qu'un seul grand ensemble, fortement liés par leurs intérêts respectifs; les lois et la religion vulgaire n'en firent que le corps, mais les mystères constituèrent l'âme et le centre qui donnait de la vie et du mouvement à toutes les parties.

Nous trouvons donc, dans l'antiquité, un système parfait de réunion sociale, dont toutes les branches se concentrèrent dans un même point, où elles puisèrent la force et la vie; il n'y avait rien d'imparfait, rien de séparé, toutes les parties se mouvaient dans l'harmonie et dans la plus parfaite égalité. Ce fut l'effet naturel de l'esprit humain; car, quoique l'homme physique soit d'une nature variée, sa partie spirituelle reste toujours la même.

Cependant, malgré cette perfection de la société ancienne, nous y découvrons une tâche, dont la moderne n'est pas ternie : c'est la séparation rigoureuse des différentes classes de citoyens, qui fut héréditaire. L'idée d'une séparation absolue et naturelle entre les hommes, dont les uns, comme les plus nobles, étaient destinés à gouverner, et les autres, par leur nature moins pure, devaient leur obéir et les servir en esclaves, produisit cette cruelle institution dans les états particuliers, et s'étendit même sur les nations différentes; il n'exista plus entr'elles ni alliance ni connexion, chacune regarda l'autre comme impure et barbare, et dans la persuasion de sa propre supériorité, elle se crut en droit de donner des lois à toutes les autres. Tout vaincre, tout conquérir, fut l'objet de l'ambition et la cause de presque toutes les guerres de ce temps.

Ces grandes dissentions des peuples, et les privilèges héréditaires dans les

états particuliers, furent la source de la décadence et de la ruine de l'antiquité; ses constitutions politiques et religieuses, ses mystères, tout fut détruit de fond en comble. Cette ruine fut suivie d'une nouvelle époque, qu'on nomme *la moderne;* elle commence après la destruction de l'empire romain, et les germes de sa civilisation, déjà préparés dans les siècles du moyen âge, ne sont parvenus que de nos jours à leur parfaite mâturité. L'estime universelle pour la dignité de la nature humaine, a détruit les préjugés d'une différence absolue entre les hommes; tous les états commencent à se regarder comme appartenant à la même famille, et les distinctions que les rapports extérieurs ont rendues nécessaires, ne sont plus des barrières qui les séparent; la raison répand sa lumière sur toutes les classes, et les privilèges du monde politique sont abolis dans le monde spirituel. La même influence salutaire se fait aussi sentir. Chez les différentes nations, les causes

de leurs anciennes dissentions disparaissent, et elles sont unies par les liens d'une considération mutuelle; depuis trois siècles le système politique tend vers une réunion universelle, et qui, sans doute, fondra enfin toutes les nations en une seule.

Mais, quoique ces nouveaux principes aient entièrement changé l'ordre des choses, et qu'ils aient répandu partout l'amour de l'humanité et de la justice, cependant ils sont encore très-loin d'influer sur le caractère de l'individu, et de le rendre vraiment vertueux; l'esprit n'a pu jusqu'ici que toucher l'écorce; espérons qu'il pénétrera enfin dans le cœur, et qu'il y fera éclore des fleurs et des fruits excellens.

Dans cette situation incertaine, l'homme d'esprit sent le besoin de s'associer à des frères qui pensent comme lui, et qui sont pénétrés du même désir de perfectionner leur nature par des liaisons de l'amitié et de la fraternité; l'homme est né pour la société, et le

plus grand esprit languit dans la solitude : ce n'est que par l'homme que l'homme s'élève à l'homme, ce n'est que par l'exemple que toutes ses facultés se développent, qu'il parvient à une profonde connaissance de soi-même ; ce n'est que par la société, enfin, que sa nature étale toutes ses perfections et paraît dans toute sa gloire.

Les mystères modernes, connus depuis long-temps sous le nom de la F∴ Maç∴, me semblent avoir pour but une réunion de cette espèce, qui attache les hommes beaucoup plus fortement que les relations extérieures ne le permettent ; leur but est donc tout différent de celui des anciens mystères, qui ne tendait qu'à cacher aux yeux du monde profane, certaines lumières que ces faibles yeux ne pouvaient supporter.

On peut donc regarder les siècles modernes comme l'époque où, après que les secrets de l'antiquité ont été dévoilés aux yeux de tous, ils sont devenus accessibles pour quiconque a le

cœur et l'esprit de s'élever jusqu'à eux ; où la grandeur et l'excellence, qui jadis fut le partage d'une seule classe, est devenue un bien que chacun peut acquérir.

La Fr.·.-Maç.·. devait donc être le foyer et le centre de la vie universelle, le temple sacré de l'amour qui ouvre ses portes à celui qui, dégoûté des folies du monde, cherche un azyle dans le sein de l'amitié, et qui tâche d'ennoblir son âme par la contemplation de choses plus sublimes, plus sérieuses.

Cependant il y a eu de nos jours beaucoup de gens qui ont méprisé la Fr.·.-Maç.·., soit par un effet de la corruption, qui a anéanti chez le peuple le sentiment d'un commun accord, soit parce que les nouveaux philosophes méprisent les mystères et les symboles, sans lesquels cependant la vie est réduite à un état de faiblesses et de défaillances.

CANTIQUE

SUR L'AURORE-NAISSANTE.

AIR : *C'est ce qui me console.*

LOIN du sentier qui le conduit,
Le voyageur pendant la nuit,
Frissonne et s'épouvante ; (*bis*)
Nous n'avons pas de tels soucis
Au sein des *Amis-Réunis*
A *l'Aurore naissante.* (*bis*)

Jadis des colonnes de feux
Dirigèrent du peuple hébreux
La marche triomphante ;
Ici, sous un ciel ténébreux,
J'aperçois un point lumineux
C'est l'*Aurore naissante.*

Bientôt nous verrons en ces lieux
Briller le flambeau radieux
De la raison puissante ;

Ce temps n'aura point de retour:
On peut juger de ce grand jour
Par l'*Aurore naissante.*

Un prince ami de la raison,
Un prince chéri du Maçon
Remplira notre attente;
Et par un regard protecteur,
Fera redoubler de splendeur
Cette *Aurore naissante.*

Puisse l'esprit de Salomon
Se propager avec son nom
Sur la race présente;
Et cette antique nation
Se ranimer par un rayon
De l'*Aurore naissante.*

Frappé du spectacle enchanteur
Qui vient d'imprimer à mon cœur
Une joie innocente,
Comme l'allouette des champs
J'offre l'hommage de mes chants
A l'*Aurore naissante.*

EXTRAIT

Des travaux de la R.·. L.·. de la Sincérité, *Or.·. de Rheims.*

Cet At.·. recommandable, dirigé par des maillets aussi zélés que purs, par un Vén.·. expérimenté, le F.·. Gouillart et le F.·. Faciot fils, Or.·., a fortifié l'esprit maçonnique qui l'animait, le plaçant sous l'égide d'un M.·. distingué autant par ses vertus civiles et héroïques, que par son amour de l'Or.·., et ses lumières supérieures, le F.·. Valence, général, nne des colonnes de l'édifice métropolitain du Gr.·. Or.·., nommé par cet At.·. son Vén.·. d'honneur.

Dès long-temps, a dit ce R.·. M.·., j'ai désiré d'être au milieu de vous, mon cœur en a souffert; mais des considérations puissantes m'empêchaient de céder à mes

vœux. Il a existé des jours d'orage pour des hommes voués à la modération et à la paix. Appartenant au rit écossais et au G.·. Or.·. de France par de hautes dignités, j'ai cru ne devoir présider et inspecter les At.·. d'aucun rit, tant que l'union de tous les Maç.·. ne serait pas consacrée d'une manière irrévocable. Cette sainte union, l'objet de tous nos vœux, a été enfin cimentée pour la gloire de l'art royal, et pour le bonheur de tous les Maçons, par les soins paternels du S.·. G.·. M.·. adjoint; c'est à lui que nous devons l'avantage si précieux de suivre nos travaux sous la protection du grand Napoléon, et la faveur d'avoir pour Gr.·. M.·. le monarque vertueux, qui, digne émule du héros qui nous gouverne, va rendre le calme et le bonheur à ces peuples d'Italie, voués par leur ancien souverain à toutes les discordes et à toutes les calamités. Présidés par le prince auguste dont les efforts et les talens furent à tant d'époques mémorables employés à

pacifier le monde, il n'y aura plus désormais parmi les Maç.·. que de sincères amis, et jamais on ne se rappellera les différences des rits, que pour établir une sainte rivalité de vertus maçonniques.

Honoré au milieu de ces rapprochemens fraternels de la dignité du grade de représentant du Gr.·. M.·., je me flatte que s'il s'élevait jamais entre nos FF.·. quelque nuage, je pourrais concourir utilement à le dissiper, et vous devez sentir, T.·. Vén.·. M.·., et vous tous, mes FF.·., à quel point il est doux pour moi que le premier At.·. dont je préside les travaux, soit un de ceux qui, travaillant sous les deux rits, donne l'exemple de cette union qui seule pourra faire la gloire et le bonheur de la maçonnerie. C'est, T.·. Vén.·. M.·., et vous tous, mes FF.·., pour vous témoigner ma vive sensibilité de l'accueil touchant dont vous m'avez favorisé, et toute ma satisfaction du bon esprit et de l'amitié et fraternité qui

règnent parmi vous, que je vais répondre par les mêmes batteries et avec la plus grande vivacité. Triple batterie, triple *vivat*.

Cette séance mémorable dans laquelle a été inauguré le buste de S. M. l'Empereur et Roi, a rappelé les jours de gloire pour ce brave général et ses valeureux compagnons d'armes, qui, à la tête de quelques milliers d'hommes, culbutèrent les nombreuses cohortes des puissances coalisées, et vangèrent, dans les plaines de la Champagne, la France de l'outrage d'une invasion audacieuse autant qu'irréfléchie. Les rayons de la gloire brillaient encore sur le front de ce zélé et illustre F.·., qui sait que servir l'Etat, servir l'humanité, c'est servir l'O.·., c'est remplir le premier devoir du vrai Maç.·.

Sa modestie, appanage de la vertu maçonnique, détourna l'attention des FF.·. pour reporter sur ses armes le tri-

but de gratitude qui lui était adressé.

« Lorsque, dit-il, la reconnaissance publique doit s'attacher toute entière à notre digne et R.·. F.·., le T.·. Ill.·. G.·. Adm.·. général, le maréchal Kellerman, qui commandait en chef dans cette mémorable journée, et qui sut avec moins de dix-huit mille hommes, et contre quatre-vingt mille ennemis, décider le sort d'une bataille qui fut comme l'aurore des grandes destinées et de la fortune des armées françaises, le maréchal Kellerman, si cher à la patrie par ses illustres services, doit être en particulier bien cher à tous les Maçons, dont l'union et le bonheur n'ont cessé d'être l'objet de ses plus vives sollicitudes; et j'aime à croire que dans les plaines qu'il rendit célèbres, les At.·. de ce département consacreront quelque jour un monument durable à ses premiers triomphes; ce sera, mes CC.·. et RR.·.-FF.·., le consacrer en même temps aussi à ses braves compagnons, qui manifestèrent dès-lors la

volonté héroïque de ne jamais céder au nombre et de fixer toujours la victoire; et vous éprouverez une joie d'autant plus vive à cet acte de justice, qu'entre les plus glorieux et les plus invincibles guerriers qui illustrèrent cette campagne si courte dans sa durée, si longue par ses résultats, on vit se distinguer encore les volontaires de ces départemens et les grenadiers de Rheims; c'est avec une sensible émotion que je vous parle de ces trophées, qui vous appartiennent en quelque sorte à vous-même par tout les liens de la famille et par ceux de l'amitié. »

Cette scène intéressante a été particulièrement remarquable par la sensibilité d'affection pour l'un des héros de la France comme de l'O.·., l'intime union des ouvriers, l'épanchement de l'allégresse et la vivacité des sentimens maçonniques, que l'on voit respirer dans les cantiques qui ont couronné cette tenue.

AU FRÈRE VALENCE.

AIR : *Fidèle époux, franc militaire.*

CÉDANT au besoin qui l'entraîne
De renouer des nœuds chéris,
Un brave, un vaillant capitaine
Vient visiter de vrais amis ;
Chacun éprouve à sa présence
Le désir d'épancher son cœur
Et de chanter ; vive Valence,
Notre Vénérable d'honneur.

Ainsi qu'on voit de la montagne
Sortir d'impétueux torrens,
Ainsi jadis, sur la Champagne,
Fondirent mille combattans ;
Ils menaçaient déjà nos portes ;
A leur suite ils portèrent la mort ! ! !
Valence paraît, leurs cohortes
Ont fui vers les antres du nord.

Puisqu'il conserva par ses armes
Ce jus, ce nectar précieux

Qui chasse l'ennui, les allarmes,
Et qui rend l'homme égal aux dieux.
A sa santé qui nous est chère,
Vidons par trois fois nos canons :
Allons, amis, c'est pour un Frère
L'honneur de tous les vrais Maçons.

MALU.

EXTRAIT

Du livre d'Or de la L.·. Ecossaise de France Saint-Alexandre d'Ecosse *et le contrat social réunis, Or.·. de Paris, séance présidée par S. A. S. le Prince* CAMRACÉRÈS, *G.·. M.·. du rit écossais philantropique en France.*

NOUS aimons à rappeler les travaux de ce laborieux At.·., dont les pas sont toujours marqués par la pureté des principes, la distinction des talens et la rigide observation de l'antique discipline maç.·.

Quant à ses Ill.·. directeurs, le vif amour de leurs FF.·. les recommande suffisamment à l'estime des V.·. Maç.·.

Le R.·. F.·. Rouyer, tient le premier maillet; il est secondé par le zèle et les lumières du F.·. Merle de la Gorce et

du F.·. Millin, à qui les hautes sciences doivent les plus précieuses découvertes.

Le V.·. Or.·. a dit :

MONSEIGNEUR,

La R.·. *Mère L.·. Ecoss.·. de France*, qui ne voit jamais sans une émotion profonde arriver l'époque où elle a la satisfaction de se réunir aux LL.·. de son rit, doit être pénétrée d'un double sentiment de joie, aujourd'hui que la présence de Votre Altesse Sérénissime ajoute à une véritable fête, et lui donne un nouvel éclat.

Il est doux pour la R.·. M.·. L.·. Ec.·. de France de vous entourer, Monseigneur, de ce qu'elle a de plus cher. Pourrait-elle mieux placer, qu'au sein d'une famille nombreuse, un prince qu'elle se plaît à considérer comme un protecteur et comme un père?

Oh! combien la démarche de Votre Altesse Sérénissime nous rend aimables et l'observance de nos usages et la

chaîne qui nous lie! Combien elle nous fait bénir une institution qui met sous le niveau des vertus toutes les conditions humaines!

En réfléchissant sur le commerce d'obligeance que la Maç.·. établit entre des hommes de toutes les classes et de tous les pays, on est tenté de s'écrier, avec l'auteur du Voyage d'Anacharsis:

« O Dieux! une bonté infinie comme la vôtre, a pu seule inspirer de se rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée. »

La R.·. M.·. L.·. écossaise de France, dont le devoir est d'entretenir ce feu sacré, n'a pas cru, pour recevoir votre Altesse Sérénissime, qu'elle eût besoin de recourir à des amusemens frivoles; et pour donner un air de fête à cette réunion, d'appeler un sexe aimable à l'embellir.

Sans vouloir affecter une sévérité déplacée, pouvait-elle, à l'instar de cer-

taines Loges, convertir ses séances en cercles brillans.

Où là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme (1).

Animés du seul désir de vous rapporter, Monseigneur, tous nos hommages, il nous a paru de la dignité de la R.·. M.·. L.·. écossaise de France, de nous borner à des jouissances pures, plus conformes à l'austérité de nos principes, plus en harmonie avec vos vertus, et dont la première douceur est de nous laisser tout entiers à nos affections.

Nous arrêterons de préférence nos pensées sur la *splendeur actuelle de l'écosisme*, sur l'influence que vos qualités éminentes vont exercer.

Il nous semble voir chaque F.·., jaloux de marcher sur vos traces, redou-

(1) Piron. *Métromanie.*

bler de zèle pour mettre en action la morale, si long-temps proclamée dans cette tribune. Il nous semble voir les LL.·. du rit écossais philosophique occuper leurs séances solennelles à célébrer nombre de bienfaits et d'actions vertueuses, et y décerner pour une si noble tâche, la palme du talent.

On n'a peut-être pas assez applaudi à l'At.·. écossais (1), qui, le premier, donna un exemple si digne d'être imité.

En dirigeant de ce côté l'éloquence de nos Orateurs, leurs discours deviendraient, en quelque sorte, des annales historiques, et nos jours de fête, qui sont à présent des fastes de bonheur, seraient en même temps des fastes de gloire.

Les traits de générosité ne sauraient manquer de s'offrir à nos éloges, lorsqu'il n'est pas un seul coin de la terre où notre morale ne soit un objet de

(1) La R.·. L.·. de *Saint-Louis* des Amis réunis à l'O.·. de Calais.

culte, et ne réunisse de cœur et d'esprit des hommes toujours prêts à s'entendre d'une extrémité du monde à l'autre.

Celui qui a dit *dans la religion il y a toute une patrie* (1), aurait pu dire la même chose de la Maçonnerie.

Pour le Maç∴, est-il une terre lointaine qui ne lui présente en effet une patrie ? Dans quelque contrée, sur que plage qu'il soit jeté, il n'est jamais un étranger, mais un simple voyageur; il frappe à la porte du temple, et l'on ouvre. Semblable à l'hôte auquel, dans les temps anciens, le patriarche donnait le repas de l'hospitalité, le Maç∴ est admis au banquet fraternel : il est secouru; on fait alliance avec lui; *on n'élève pas la pierre du témoignage*, mais sur son diplôme, on consigne la preuve que des amis se sont rencontrés dans le chemin de la

(1) Génie du christianisme.

vie, et se sont traités comme des FF.·.

Les mœurs antiques se peignent vraiment dans ce caractère hospitalier : mais en avons-nous conservé la même simplicité, la même franchise ? Plus nous sommes menacés de le voir s'effacer, plus il faut en laisser des souvenirs.

En vain on voudrait se le dissimuler; les vertus, jadis si modestes, sont de nos jours moins désintéressées; un peu de faste se mêle aux meilleurs actions, et dans nos temples, comme dans ceux dédiés à la religion, on serait peut-être bien trompé si l'on voulait compter le nombre des vrais Fidèles, par celui des hommes qui s'y rassemblent.

Exciter l'émulation, flatter même l'amour-propre, est une idée qui mérite d'être encouragée; des éloges périodiques ouvrent dans un champ, déjà épuisé, une carrière nouvelle, et peuvent donner à vos solennités un but d'autant plus utile, que l'humanité en recueillerait le fruit.

Eh ! qu'est-ce qu'une fête, sinon l'assemblage de tout ce qui émeut, de tout ce qui intéresse? Elle ne se compose pas d'un vain appareil, d'une pompe stérile : la solennité de ce jour serait-elle une fête, si vous n'étiez assurés, mes FF.·., que, dans cette réunion, il y aura dans le langage de chacun quelque chose qui ira à l'âme, qui la remplira de mille sentimens délicieux; que dans ce temple, vous vous trouverez avec ceux qui vous plaisent et que vous affectionnez; avec ceux qui s'attirent le respect par leurs vertus, l'estime par leurs talens, la considération par leurs dignités; avec ceux enfin qui ont le désir et le pouvoir de faire le bien?

Rien ne touche sans l'attrait du sentiment; il prête un charme même à la douleur; et, au milieu de ces mouvemens d'une joie que la satisfaction d'être ensemble rend si naturels, on se laisse aller sans peine aux regrets de la perte d'un ami, d'un frère qui manque dans

les rangs (1) ; les larmes se confondent, et deviennent moins amères ; en parlant de ses vertus, on est soulagé par l'idée qu'il en reçoit la récompense dans une autre vie.

(1) *Alexandre-Louis* ROETTIERS DE MONTALEAU, représentant particulier de S. A. S. le Grand-Maître, au G.·. O.·. de France, décédé à Paris, le 30 janvier 1807, vivement regretté par les membres de la R.·. mère L.·. écossaise, dans laquelle il avait beaucoup d'amis.

ODE,

Par le F.·. Crouzet, proviseur du Prytanée de Saint-Cyr, Orateur de la R.·. L.·. de *Saint-Jean* d'*Écosse* du *Patriotisme*, à l'O.·. de Paris.

Mortel, de qui le cœur superbe
Fut toujours de lui seul épris,
Vois ce chêne étendu sur l'herbe,
Joncher le sol de ses débris.
Pourquoi, victime de l'orage,
Sous les vents a-t-il succombé ?
Dans la plaine, en butte à leur rage,
Il était seul; il est tombé.

Cependant, et l'arbre et l'arbuste,
Le jeune et l'antique cyprès,
Et le sapin frêle ou robuste,
Restent debout dans les forêts.
En vain l'effroyable tempête
Sur eux déchaîne ses fureurs,
Et balance, en grondant, leur tête.
Ils sont unis; ils sont vainqueurs.

Pour rompre la ligue ennemie,
Tous leurs bras sont entrelacés,
Et contre leur masse affermie
Les fiers autans se sont lassés.
Si des ans, éprouvant l'outrage,
Quelqu'un d'eux languit effeuillé,
Les plus jeunes, de leur ombrage,
Couronnent son front dépouillé.

Sages Maçons, tel est l'emblême
De tout cœur au vôtre lié;
La force et le bonheur suprême
Sont dans les nœuds de l'amitié.
Malheur au mortel qui s'isole:
Chancelant, il n'a point d'appui;
Affligé, rien ne le console;
Personne ne pleure avec lui.

Des maux que nous portons ensemble
Le fardeau nous paraît léger;
Quand le sentiment nous rassemble,
Nous aimons à les partager.
Pour deux amis le sort funeste
A je ne sais quelles douceurs;
Pilade, placé près d'Oreste,
Trouve du charme dans ses pleurs.

Thésée est dans l'ombre infernale
Heureux avec Pirithoüs;
A côté du jeune Euryale,
La mort est un bien pour Nisus.
Couples vertueux et fidèles,
Mon cœur palpite à vos doux noms :
De l'amitié divins modèles,
Vous étiez sans doute Maçons.

Partout le Maçon trouve un frère
Toujours prêt à le soulager.
Est-il un seul coin de la terre
Où le Maçon soit étranger ?
Des bords du couchant à l'aurore,
De la ligne aux plus froids climats,
Sur l'Orénoque et le Bosphore,
Amitié, tu lui tends les bras.

Du Maçon, le saint caractère,
Désarme Bellone en fureur.
Agathis, aux champs de la guerrre,
Va périr des mains du vainqueur :
Il tombe, et déjà sur sa tête
Le fer homicide est levé;
Quel pouvoir merveilleux l'arrête ?
Un signe..... Agathis est sauvé.

Au sein d'une terre étrangère,
Isaure a perdu son époux.
Triste veuve, indigente mère,
Le sort l'accable de ses coups.
Ah ! sur cette rive lointaine,
Qui daignera nous secourir ?
Loin des bords chéris de la Seine,
Hélas, dit-elle, il faut mourir !

Pauvres enfans ! ... Vivez, Madame,
Lui dit, d'un ton consolateur,
Un inconnu, qui dans son âme
Verse un baume réparateur.
Vivez et reprenez courage ;
Malgré la rigueur des destins,
Sachez que les enfans d'un sage
Ne seront jamais orphelins.

Ah ! lui dit elle, homme sensible,
A qui devons-nous ces secours ?
Une Providence invisible,
Madame, veille sur vos jours.
Marchez ; sa divine assistance,
Vous applanissant le chemin,
Au rivage heureux de la France
Va vous conduire par la main.

Elle part; le zèle des sages
Qu'avaient attendris ses malheurs,
L'accompagne en ses longs voyages,
Attentif à sécher ses pleurs.
Partout la famille d'Isaure
Eprouve les plus tendres soins;
Et ces bienfaiteurs qu'elle ignore,
Ont prévenu tous ses besoins.

Isaure, après tant de souffrance,
Sur nos bords, imprimant ses pas;
S'écrie : O! de la Providence
Ministres qu'on ne connaît pas,
C'est à vous que je dois la vie
Et la fin de tous mes tourmens,
A vous que je dois ma patrie,
A vous que je dois mes enfans.

Mille traits de ce noble zèle,
Bienfaiteurs de l'humanité,
De votre union fraternelle
Attestent la nécessité.
Les malheurs assiégent la terre;
Pour les combattre, il faut s'unir.
Il faut, sur le double hémisphère,
Se liguer pour les en bannir.

Que dis-je ? un souverain auguste
Va mettre un terme à tant de maux,
Et son empire, heureux et juste,
A diminué vos travaux.
Bientôt sous sa loi tutélaire,
Tout l'univers va respirer,
Et vous n'aurez plus rien à faire
Qu'à le bénir et l'admirer.

De l'adorable JOSÉPHINE
La bonté seconde les vœux.
Elle pénètre, elle devine
Tous les secrets des malheureux.
Et sa grande âme tourmentée
De ce tendre et généreux soin,
Semble au trône n'être montée,
Qu'afin de les voir de plus loin.

Un grand Prince, dont la présence
Est l'âme de nos ateliers,
Prévient encor la diligence
De ses fidèles Ouvriers.
Lorsque sa journée est remplie
Des bienfaits qu'épanche sa main;
Dès l'instant même il les oublie,
Et songe à ceux du lendemain (1).

(1) *S. A. S. l'Archi-Chancelier.*

Commencez vos sacrés cantiques ;
Que vos accens religieux
S'élèvent de vos saints portiques
Jusqu'à l'architecte des cieux.
Qui peut douter qu'il ne vous aime ?
Français, heureuse nation,
Son intelligence suprême
Créa pour vous NAPOLÉON.

CANTIQUE.

L'AIGLE qui plane sur la France,
Veille pour le salut de tous !
Il fait régner la tolérance ;
Elle étend son abri sur nous.
Méprisant les discours vulgaires,
Calomniateurs du Maçon ;
Il protège leurs sanctuaires,
Et fait revivre Salomon.

O beau jour ! ô faveur suprême !
CAMBACÉRÈS tient le maillet ;
Et, si voisin du diadême,
Il vient embellir ce banquet.
Auguste ami de la Sagesse,
Il nous peint Minos et ses lois ;
A la cour, ainsi qu'à Lutèce,
Des cœurs il captive la voix !

Quand du ciel l'heureuse influence
Fit naître pour nous un héros !
Ce fut le bonheur de la France :
Toi ! tu préside à son repos !

Chéri de Mars et de Minerve,
Il sait et vaincre et gouverner :
Qu'avec lui le sort te conserve,
Pour nous, plus de vœux à former !

VOYARD.

A LA MÉMOIRE

DU F∴ H.... J.... R....,

G∴ M∴ de la L∴ de la Charité, *Or∴* d'*Amsterdam.*

Une colone funèbre, surmontée de l'urne sépulchrale, portait pour inscription :

A R.... D.

QUI PRÉSIDA DANS CETTE L∴
PENDANT XXXV ANNÉES.
LA TERRE COUVRE SES CE NDRE
L'EXEMPLE DE SES VERTUS
NOUS RESTE A SUIVRE.

Oraison funèbre prononcée par le Vén∴

LE sujet de cette solennité qui vous conduit dans ce temple, est bien différent à celle qui y fut célébrée il y a trois

fois trois années ; pour lors tout n'inspirait qu'allégresse, que joie ; maintenant tout n'annonce que perplexité, que deuil !

O D....s ! qui l'aurait dit alors, que parmi tant de souhaits, que la sensibilité de votre cœur fit prononcer à votre langue éloquente, vous verriez l'accomplissement d'un seul, mais bien dans un sens contraire à vos idées sublimes ?

Sa science et ses vertus ont régné sur nos cœurs; notre reconnaissance présente à vos yeux dans ce sanctuaire son image; et sa mémoire demeurera imprimé dans nos cœurs. Nous vous invitons donc tous, Vén.·., à contempler cette image, à considérer nos ouvrages.

Le Vén.·. continue :

Devais-je, fragile mortel, si souvent le pied dans la fosse, devais-je être réservé pour annoncer à mes FF.·. la mort du sage, du docte R......d ! il n'en est pas moins vrai, cependant, ô sort cruel ! je lui survis, et j'occupe son siége qui

chancelle sous mes pas ! Où est maintenant le support de la *Charité ?* où est son astre et sa lumière ! le soleil est couvert d'un épais nuage, les étoiles du dais d'azur ne reluisent plus, les voûtes de ce temple ne répètent que les échos de nos gémissemens, les colonnes en sont ébranlées, et tout ici ne fait qu'augmenter notre amère affliction; elle serait insurmontable, si la Maçonnerie même ne nous prescrivait des moyens pour la modérer.

Chez le vulgaire on nomme affliction tous les revers du monde sans distinction : les uns la fondent sur la perte de quelques biens périssables ; les autres sur celle de quelques amis soi-disants; et les derniers enfin, plus raisonnables, en attribuent le sujet à des séparations intimes (et pour le moment à la vérité douloureuses); mais toutes s'effacent également par le temps, sans nulle conséquence. La considération sur la perte des vertus est seule négligée.

Le Maç.·., au contraire, n'envisage

la véritable affliction que lorsque le cœur et ses mouvemens l'occasionnent; il ne se contente pas de verser des larmes amères, lorsque la mort lui arrache un objet chéri; mais il en laisse couler le torrent sur les qualités personnelles, sur les tendresses conjugales, ou sur d'autres liaisons qui l'unissaient si fortement et si étroitement; oui c'est la voix de la nature; elle lui parle : il faut obéir, et ce tribut doit être consacré! Mais quelle est sa douleur, quelle est son affliction, lorsqu'approchant vers ce cadavre inanimé il le considère. Non, se dit-il, ce n'est plus là mon père, ma mère, mon épouse, mon enfant, mon frère, mon ami! Où sont maintenant la joie de ma vie, les délices de mon âme? Ces yeux clairvoyants qui dès mon entrée au monde ne s'attachaient que sur moi, sont fermés pour jamais; ce sein, qui allaita le tendre rejeton, est tari; ces mains, ces pieds chancelans n'avanceront plus pour réclamer mes embrassemens; cette bouche ne

s'ouvrira plus pour me donner ses sages conseils, et tout est perdu pour moi. Quelle consolation me reste-t-il, sinon la contemplation des vertus qui décorèrent ces personnes si précieuses à mon cœur ! mais je ne suis plus le témoin de leurs pratiques, et c'est ce qui me fait verser des larmes bien plus amères encore. — Telle a été votre situation, chers et bien-aimés FF.·., qui tout récemment encore en avez fait la sanglante épreuve (1). Telle est la nôtre aujourd'hui, où la plaie est devenue générale, où nous en ressentons tous également la cuisante douleur. L'objet de notre amour n'est plus ; envain le rappelerions-nous à la vie; envain voudrions nous l'arracher d'entre les bras de la mort; elle est inexorable, et renferme dans sa lugubre caverne notre unique ressource, notre INVALUABLE

(1) Les FF.·. R. V. K... N et T. P. S... R, qui tous deux ont perdu leurs épouses dans le courant de cette année.

trésor. Tâchons donc mutuellement de puiser des motifs de consolation, même en considérant et en suivant la source de notre perte. R......d ! tu ne paraîtras donc plus à nos yeux avec cet air doux et tranquille, ce maintien humble, mais grand et magnanime ! tes yeux perçans, mais chastes et vertueux, ont-ils donc pour toujours éteint leur clarté ! et tes sons mélodieux ne se feront-ils plus entendre !

Mais pourquoi te rappeler à la vie ; pourquoi troubler ce repos dont tu jouis après tant de travaux, tant de soucis, tant d'amertumes, qui déchiraient ton âme, en voyant le pauvre, l'affligé, le malheureux ; tant de soupirs en contemplant les vanités de ce monde !

Oui, nous te laisserons reposer en paix, mais en chérissant ta précieuse mémoire : nous saisissons, comme le seul héritage qui nous appartient, ce riche manteau que tu laisses après toi ; en abandonnant à la mort acharnée les fragiles débris de l'humanité, son unique proie.

C'est ton manteau qui nous suffit ; c'est lui qui couvrit tant de vertus qui se manifestent maintenant à nos yeux ; c'est sous son ombre que ta main charitable soutenant le vieillard, abîmé par le poids des ans, lui procura aussi les moyens de jouir d'un paisible repos.

C'est sous son ombre que la veuve éplorée, le tendre enfant encore à la mamelle, trouvèrent leur subsistance et leur lait.

C'est sous son ombre que tu recueillis ces pauvres poussins épars, ces orphelins abandonnés, qui trouvèrent en toi leur nourricier, leur défenseur.

C'est ce manteau qui couvrit la nudité du pauvre, qui subvint aux rigueurs des saisons en adoucissant le triste sort de tous ces affligés.

C'est sous ce manteau que tu cultivais les arts et les sciences, et que ton génie fertile en a produit des fruits supérieurs, les consacrant à la vertu ; aussi leur vive peinture servira de lumière et d'admiration. En réunissant

l'utile à l'agréable, tu as consacré tes soins et tes veilles, même pendant les glaces de l'hiver, à conserver soigneusement cette ruche d'abeilles, d'où le vieillard et l'orphelin devaient tirer une partie de leur subsistance; la chaleur et la nourriture que tu procurais aux premières, a produit ce miel pour assurer la tranquillité des derniers. — Mais ici mon pinceau me tombe des mains! R......D! R......D! fallait-il que la mort te saisisse dans ces occupations (1), que la cruelle flèche, qu'elle lâcha sur toi, t'atteint, et que son poison te fit perdre la vie!

Dès l'aube du jour, et malgré tous tes pénibles travaux, ton cœur, ce cœur noble et généreux, était ouvert à l'amitié: c'était dans son centre que tu élevais son autel, et que tu y faisais brû-

(1) Pendant que le Vén.·. R.... D s'occupait au spectacle, dont il était un des co-directeurs, il fut saisi d'une attaque d'apoplexie, qui le fit tomber en défaillance.

ler un encens précieux, dont le suave parfum se dispersait par-tout ; ici des consolations, des conseils ; là des assistances proportionnées aux besoins et aux circonstances, toujours appuyées sur les règles de la prudence et de l'équité ; dans combien de familles n'as-tu pas rallumé le flambeau de la paix, éteint celui de la dissention et de l'animosité ? Ami parfait et sincère, tu captivais et corrigeais le vice par tes remontrances, et la vérité seule pouvait trouver accès et se présenter devant toi avec assurance, sans nul autre vêtement ; tandis que tu évitais la flaterie et la dissimulation : jamais, non, jamais, tu n'a eu à te faire ce reproche: *j'ai perdu ce jour.*

Voilà, Maç.·. chéris, mes bien-aimés FF.·., voilà une faible ébauche des rares talens, des sublimes vertus que posséda notre Vén.·., notre père, notre protecteur, notre lumière !

Il me reste un point essentiel à vous rappeler. — Abandonnerions-nous la

Charité à son affliction ? Non, mes FF.·., non ! Vous m'avez remis entre les mains ce dépôt précieux, cette planche à tracer, le seul ouvrage qui nous reste du défunt. Les premiers traits me frappent, je vous les transmets pour assurer votre bonheur et ma tranquillité.

Ecoutez sa voix qui raisonne encore, et qui doit retentir dans vos oreilles.

« Mes FF.·., dit-elle, si l'on désire qu'une L.·. subsiste et prospère, il faut qu'il y ait une étroite union, une concorde inaltérable entre tous les membres qui la composent ; il faut qu'une basse jalousie n'entre jamais dans son enceinte, et n'y fasse naître aucun esprit de parti qui ne peut tendre qu'à sa destruction. Comme notre ordre, cet ordre qui ne respire, qui n'enseigne qu'union, n'en a fourni que trop d'exemples ; il faut que les membres honorent celui que leur propre choix a placé à leur tête, de leur confiance et de leur estime ; mais aussi celui-ci leur doit sa reconnaissance et ses soins : il

doit prendre à cœur les intérêts de sa L∴, tâcher d'y maintenir l'harmonie, ne pas négliger les assemblées, mais y sacrifier, autant que son état et les circonstances le lui permettent, le temps qu'elles exigent de lui. »

Ce discours fini, on exécuta la sublime pièce de musique du F∴ S......t, accompagnée de ces paroles :

R......D est mort.
Quel triste sort !
Pleurez, Maçons !
Lugubres sons.
Ce père chéri
Nous est ravi.

CANTIQUE

Par le F.·. Lavallée père, Vén.·. de la L.·. *Saint-Jean* d'*Écosse* des commandeurs du Monthabor, Or.·. de Paris.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

On dit fier comme un Ecossais:
Tel est le proverbe vulgaire.
Ce proverbe, je le croyais
Un méchant *rébus* populaire.
Mais lorsqu'à l'Orient assis,
Notre œil enchanté voit un sage,
Aux Ecossais il est permis
D'avoir la fierté pour partage.

J'estime beaucoup Salomon,
Ce roi si vanté dans l'histoire;
En ma qualité de Maçon,
Je prends grande part à sa gloire.

Je lui prescrirais cependant,
Ici, s'il venait à paraître,
De se placer à l'Occident
Pour rendre hommage à notre Maître.

On croit que Bacchus et l'Amour
Furent en crédit chez ce prince;
Mais, quoi qu'on en dise, à sa cour
L'emploi de Minerve était mince.
Cinq cents dames le courtisaient;
Chacune aspirait à lui plaire:
Or, quand cinq cents femmes causaient,
C'était à Minerve à se taire.

Mais d'autres siècles, d'autres mœurs,
Le nôtre a vengé la déesse.
Notre Maître, dans ses honneurs,
A réintégré la Sagesse:
Il la logea dans son palais;
Et semant des fleurs sur ses traces,
Pour lui soumettre les Français,
Lui prêta l'écharpe des Grâces.

La bienfaisance toutefois
Crut voir en elle une rivale;
Notre maître, en dictant ses lois,
Sut mettre un frein à la cabale.

Il ordonna que des deux sœurs,
La sagesse et la bienfaisance,
L'une en public eût ses faveurs,
L'autre dans l'ombre du silence.

Veillez sur lui, dieux souverains!
Chargez-vous de ses destinées.
Et pour le bonheur des humains,
Filez lentement ses années?
Pour le payer de ses bienfaits,
Nous implorons votre puissance;
Et dans les vœux des Ecossais,
Exaucez les vœux de la France.

HYMNE.

LE plaisir que ce jour fait naître,
Met tous les vœux à l'unisson ;
Et pour fêter notre Grand-Maître,
Quel Français ne serait Maçon ?

Une aimable philosophie,
Compagne de la paix du cœur,
Dans l'utile emploi de la vie,
Lui fait trouver le vrai bonheur.

Volant au temple de la Gloire,
Sur les pas du plus grand héros,
Il éternise sa mémoire
Par des bienfaits toujours nouveaux.

Des grandeurs il quitte le faîte ;
Il s'honore de l'amitié ;
Et pour en célébrer la fête,
Il est avec nous de moitié.

Oh ! comment d'une sainte ivresse,
Modérer les heureux transports,
Lorsque les vertus, la sagesse,
Daignent présider nos accords !

SARRAZIN.

LES FAUX MAÇONS,

SATIRE.

Démasquer les faux FF.·. qui empruntent le voile mystérieux pour en profaner la sainteté, et ceux qui travestissent la solennité et l'importance de nos travaux en représentations bacchiques, c'est servir utilement l'O.·. et remplir le serment sacré de tout vrai Maçon.

Sous ce rapport, la planche d'arch.·. que nous donnons, entre dans notre cadre.

Cette esquisse est marquée au coin d'une verve facile, et qui appelle l'auteur à des destinées plus brillantes, si en se promenant sur les rives du Permesse, il veut se donner la peine de discerner les fleurs du meilleur choix,

et les soigner avec le goût qui perce en ses essais. *Hic opus*, *hic labor est.*

Sermens chers et sacrés, usages, mœurs antiques,
Culte de Jéhova, préceptes maçonniques,
Vous fûtes mon flambeau dans la prospérité,
Vous allégez le poids de mon adversité.
Aux titres les plus beaux franchement je préfère
Ces noms harmonieux de Maçon et de Frère,
Et libre dans mes goûts, constant dans mes liens,
Je bénis, chaque jour, l'ordre auquel j'appartiens.
Si l'auguste raison brille encor sur la terre,
Si la tendre amitié n'est point une chimère,
C'est en suivant nos lois qu'on peut trouver ces biens,
Du grand art d'être heureux favorables moyens.

Tel est mon sentiment sur la Maçonnerie.
Mais croit-on que, pour elle usant de flatterie,
J'aille d'un fade encens empoisonner mes vers,
Et dire : tout va bien, si tout va de travers ?
Non ; d'un ferme orateur je tiendrai le langage,
Et la vérité seule aura mon seul hommage.

Nos temples sont très-beaux, ils sont mal desservis ;
Nos statuts sont fort bons, ils sont fort mal suivis.

Sans excès, sans humeur, et jusqu'à l'évidence,
Je vais, par un récit, prouver ce que j'avance.

J'ai visité naguère un moderne atelier,
Que, d'après l'almanach, j'avais cru régulier.
Soyons juste, pourtant, il observe la forme;
Aux règles de notre art sa tenue est conforme,
Il est riche, nombreux, et le grand Orient
L'avait, depuis neuf mois, installé dignement.
Je l'annonce à regret : un pareil sanctuaire
Ne répandra jamais qu'une pâle lumière.
Quel bien produirait-il? le chef, les officiers,
Vendeurs de parchemins, Fr.·.-Maç.·. routiniers,
A porter un *vivat* bornent leur savoir-faire;
Ils posent assez bien leur main droite en équerre,
Et s'ils n'atteignent pas le but de nos secrets,
Ils savent avec feu démolir nos banquets.

Hélas! jusqu'à minuit, que de travaux futiles!
Que de gestes de trop! que de mots inutiles!
En l'honneur de Saint-Jean faut-il donc, sans pitié,
Me faire d'un beau jour perdre ainsi la moitié?
Vaine réflexion! le bruyant vénérable
Fend, à coups de maillet, mon oreille et la table,
Et plus fiers de ses droits qu'un magnat palatin,
Frères, dit-il sans cesse, à l'ordre, et glaive en main.
Sa fatigante ardeur n'accorde point de trêve;

Dix fois, au moins, par heure, on s'assied, on se lève.
Du bruit de l'Orient l'Occident retentit,
Des surveillans lassés le bras s'appesantit.
On applaudit d'abord en ouvrant la séance,
On applaudit ensuite au grand jour qui commence,
On applaudit encor la planche des travaux,
On applaudit aussi des réglemens nouveaux;
De plus on applaudit deux Loges, sœurs fidèles,
D'un Saint-Jean de province adressant des nouvelles;
Enfin, on applaudit les visiteurs divers
Et par eux, comme on sait, nos élans sont couverts.

Là s'éteignait le feu de ce chef *clacomane*,
Quand aux portes du temple on s'annonce en profane.
C'était un Néophyte, âgé de soixante ans,
Bien connu..... pour avoir déposé trois bilans,
Et qui, sans doute, en proie aux remords qui l'accable;
Venait, les yeux bandés, faire amende honorable.
Eh bien! le croira-t-on? ce ne fut point son cœur
A qui l'on inspira la honte et la terreur.
Les épreuves du corps, et le triple voyage,
Furent les seuls moyens que l'on mit en usage:
Du haut jusques en bas, en arrière, en avant,

On l'entraîne, on le pousse, il monte, il redescend.
N'eût il pas mieux valu que l'austère morale
De l'intrigue et du vol lui montrât le scandale;
Et, par de bons conseils, donnés avec ferveur,
Tâchât de le remettre au chemin de l'honneur ?
On agit autrement : ce récipiendaire,
Au mépris de nos lois reçut notre lumière :
Au pied de nos autels le voilà parvenu,
Par les cris de *vivat* le voilà reconnu.

Il s'élève pourtant une voix moins frivole :
C'est le cher trésorier réclamant la parole.
Il l'obtient sans obstacle, et ne dit que ces mots:
« Frère nouveau reçu, donnez-moi des métaux. »
Sa demande est fort juste, et sa phrase ordinaire
Doit être ce dicton : *Point d'argent, point de frère.*

A ce parleur cupide en succède un second;
Mais autant l'un fut bref, autant l'autre fut long.
Jamais les deux patrons de l'Ordre Maçonnique
N'ont inspiré, je crois, sermon plus narcotique.
L'orateur bégayait, et je ne sais pourquoi
Un bègue fut choisi pour un pareil emploi.
Dans son palais rétif sa langue embarrassée,
Déchire l'alphabet, écrase la pensée.
Que dis-je ? je me trompe, et je vois maintenant
Que ce léger défaut n'est pas sans agrément.

L'auditoire en arrêt n'a-t-il pas mieux sans doute,
Le temps d'approfondir les beautés qu'il écoute?
Et compte-t-on pour rien l'avantage réel
D'être une heure de plus sous le toit fraternel?
Un pareil orateur, sans le moindre artifice,
Peut user doublement des droits de son office.
Celui-ci n'omit rien : le passé, le présent,
Les cieux et leur grandeur, la terre et son néant...
Bienfaisance, vertus, vertus et bienfaisance,
Vingt fois, dans son discours, retombaient en cadence,
Contre tant de pavots je ne pus tenir bon,
Enfin, je m'endormis à la péroraison.

Mon sommeil dura peu : la triple batterie
Honora de ses coups la harangue finie;
A son auteur diffus on voulut exhaler
La gaîté qu'il causait en cessant de parler.

De notre art immortel vous observez, mes frères,
Les devoirs généraux, les lois particulières,
C'est au milieu de vous qu'on trouve réunis
Le plaisir et ses fleurs, le travail et ses fruits.
Au mérite modeste, à l'honnête indigence,
Je vous ai vu toujours offrir votre assistance,

Et c'est moins, je le crois, pour tenir vos sermens,
Que pour suivre en secret vos généreux penchans.

Que ne puis-je aujourd'hui faire un pareil éloge,
Des prétendus Maçons qui formaient cette loge !
C'est alors que mes vers, enfans d'un doux transport,
Pour chanter la vertu couleraient sans effort ;
Je me sers à regret du fouet de la satire,
Mais je suis engagé, je ne peux me dédire :
Quand il s'agit d'abus on doit n'omettre rien,
Et retracer le mal, c'est faire aimer le bien.

A peine eût-on fini d'applaudir cet ouvrage,
Production sans goût, ennuyeux verbiage,
Qu'on entendit soudain le cher hospitalier,
D'un ton leste et concis informer l'atelier
Qu'un Maçon réclamait un don pécuniaire.
Il ne nous disait pas que ce malheureux frère
Couvert d'infirmités, et sous le poids des ans,
N'avait aucun moyen pour nourrir quatre enfans,
Et qu'il venait de perdre une épouse chérie,
Soutien de son ménage et charme de sa vie.
En attendant l'effet de notre humanité,
Dans le parvis du Temple il s'était arrêté.
C'est là que je le vis. Son pénible langage,

Le récit de ses maux, les traits de son visage
Indiquaient un mortel flétri par la douleur,
Et sont encor gravés dans le fond de mon cœur.
Malheureux comme lui, je ne pus que le plaindre,
Mais dans nos bras, tous deux, nous pûmes nous
étreindre.

L'aspect de l'atelier n'était pas si touchant:
Là quand il faut donner il paraît qu'on est lent.
Le moment d'être utile est celui qu'on diffère,
Le plus long-temps possible, on parle, on délibère.
Chaque membre, à son tour, fait des réflexions,
L'orateur est ouï dans ses conclusions,
C'est à qui donnera l'avis le plus lucide;
En dernier résultat, la loge enfin décide
Qu'elle doit secourir ce frère aux cheveux blancs
Et dans ce beau dessein, on lui porta six francs.
A ce honteux calcul souffrez que je m'arrête:
Nous étions quatre-vingt, c'était six liards par tête,
Voilà le produit net du tronc de pauvreté,
Voilà le noble élan de leur fraternité!
Mais pour de vains plaisirs, tels qu'un bal, une fête,
Faut-il cinq cents écus? la somme est bientôt prête.

Vieillard infortuné, surmonte ton chagrin,
De tes jours douloureux n'avance pas la fin;
Par ces Maçons pervers ne juge pas des autres;

Leur conduite, leurs mœurs ne règlent point les
nôtres.
Viens parmi nous; l'espoir ranimera tes sens,
Accours, notre amitié t'offrira ses présens;
Nous n'hésiterons pas sur le bien qu'on doit faire,
Nous saurons t'accueillir, t'obliger et nous taire.

Oui, grâce à Jéhova, sur ce globe agité,
Les Maçons vertueux sont en majorité;
Quand je les vois ici, mon âme est satisfaite,
Et je m'écrie encor : RÉUNION PARFAITE.

DELORME, Or.·.

ÉLOGE FUNÈBRE

DU R.·. F.·. DUMAREST.

Membre de l'Institut national.

Prononcé dans la L.·. écossaise du grand Sphinx, *Or.·. de Paris, le* 15 *mai* 1806.

Ces clartés funèbres, cet appareil lugubre, ces accens plaintifs que vous venez d'entendre, ont pénétré vos cœurs de mélancoliques et douloureux sentimens; c'est un jour de deuil qui nous rassemble, et nous venons rendre les derniers devoirs de l'amitié à un membre de ce corps respectable, dans lequel les connaissances profondes et les talens distingués peuvent seuls faire entrer un citoyen.

Rambert Dumarest naquit en 1751,

à Saint-Etienne, dans le ci-devant Forest; il s'employa d'abord à la ciselure des armes, et continua à se livrer à ce genre d'occupation, dans cette capitale, chez un de ses parens qui l'avait appelé près de lui.

Il ne suffit pas, pour réussir dans les beaux-arts, d'être doué d'heureuses dispositions, d'avoir une volonté ferme et résolue; de joindre, à ces qualités nécessaires, de la patience et de la persévérance, il faut encore, il faut indispensablement être dirigé, comme par la main, vers le temple du goût, par ceux qui sont initiés à ses mystères, et qui réunissent au sentiment du beau, rare présent du ciel, les fruits de l'étude et les leçons de l'expérience.

Dumarest pénétré de cette vérité, au lieu de laisser abattre son jeune courage par le peu de succès de ses premiers pas dans la route difficile qu'il avait entreprise, fut apprendre l'art du dessin, jusqu'alors trop négligé par lui, dans ces écoles que la munificence du gouverne-

ment ouvre à une jeunesse avide de connaissances et de gloire. Ses maîtres ne tardèrent pas à l'y distinguer ; leur attente et la sienne ne furent point trompées, et bientôt on le vit sourire lui-même en comparant les premières productions de sa main inexpérimentée, à celles que les règles de l'art et les préceptes avaient fait naître.

En 1790, un de ces habitans de la Grande-Bretagne, qui chérissent les beaux-arts, et les encouragent de tout leur pouvoir, comme pour se dédommager des injustices de la nature, qui semble leur avoir refusé la faculté de produire les chefs-d'œuvres qu'ils vont admirer au loin, M. Balton fit inviter Dumarest à se rendre à Londres, pour graver des médailles et des monnaies; notre F.·. accepta l'offre honorable qui lui était faite, justifia par ses ouvrages la haute opinion que l'on a dans toute l'Europe du talent des artistes français, et mérita par ses vertus l'estime et l'amitié de son patron.

Cependant la France était dans ce temps, agitée par les secousses d'une révolution dont le souvenir se perpétuera d'âge en âge; la crainte ou l'esprit de parti éloignaient de leur patrie des milliers de Français que le grand homme, à qui l'on doit le rétablissement de l'ordre, y rappela depuis : Dumarest, dans cette circonstance critique, apprit les dangers auxquels ses parens et ses amis étaient exposés, il se hâta de quitter un pays où il trouvait la tranquillité et la fortune, pour venir en France partager les sollicitudes et les périls de ceux qui étaient les objets de ses affections.

Il continuait d'exercer parmi nous un burin que nos voisins avaient souvent employé et que nous négligions, lorsqu'un des membres de cette L.·. (1), digne appréciateur des talens qu'il chérit, fit charger Dumarest de la gravure d'une médaille historique. Le sujet don-

(1) Le Vén.·. F.·. Lebreton, membre de l'Institut.

né était le buste de cet homme célèbre auquel la France se glorifie d'avoir donné le jour, que l'Italie nous envie, et si justement nommé, par les deux nations, le peintre des philosophes et le philosophe des peintres.

Dumarest, modeste comme tous ceux qui voient à une grande élévation le but qu'ils veulent atteindre, avait d'abord résisté à la proposition qui lui était faite; il céda ensuite aux instances de son ami, et sut si bien exprimer sur l'acier les traits de notre fameux Poussin, et donner à la tête de ce grand homme le noble caractère qui se fait sentir dans le portrait du Poussin peint par lui-même, conservé au Musée, que cette médaille fut et sera toujours un objet d'admiration pour les amateurs du vrai beau.

C'est ainsi, mes FF.·., que la réputation de Dumarest fut toujours en croissant, et lui mérita enfin un honneur auquel il n'osait aspirer. L'institut national l'admit au nombre de ses membres. Notre F.·. fut reçu dans ces

rangs où les sciences et les arts placent l'élite de leurs fortunés adeptes.

Voilà, mes FF∴, tout ce que j'avais à vous raconter de la vie de notre ami, dont la modestie fut le caractère distinctif, qui vécut constamment dans la retraite, et qui, dans tous les temps, ne chercha à se faire connaître que par ses ouvrages ? Sa vie a été bien courte, si l'on ne considère que l'espace de temps qui s'est écoulé pendant sa durée ; mais on la supposera d'une longue étendue, quand on énumérera les travaux de Dumarest.

Si sa figure, où se peignait la douceur de son caractère et la bonté de son âme, était peu connue, ses ouvrages l'étaient beaucoup; et son nom, qu'à l'exemple des graveurs qui l'ont précédé, il inscrivit sur ses médailles, arrivera plus sûrement à la postérité que celui de tant d'écrivains, qui font d'incroyables efforts pour obtenir un pareil avantage.

Tel fut, mes CC.·. FF.·., celui qui, le premier d'entre nous, a payé à la nature le rigoureux tribut qu'elle exige tôt ou tard. Nos yeux attendris cherchent vainement Dumarest sur ces colonnes. Cependant, mes FF.·., il n'est pas entièrement perdu pour nous, puisqu'il vit dans ces traits, qu'une main savante (1) a rapidement fixés sur la toile, puisqu'il vit dans nos souvenirs, dans ses ouvrages, dans les exemples qu'il nous laisse, et dans l'amitié que nous lui avions jurée.

Il vit : que dis-je! il est témoin des regrets qu'il nous cause ; son ombre errante dans ce temple, où les tristes accens de ses amis l'ont attirée, n'y sera pas insensible ; tout ce que nous chérissons en lui existe encore pour nous :

(1) Le portrait de Dumarest, peint par le T.·. C.·. F.·. Vincent, membre de l'institut, était exposé dans la L.·.

le cœur nous l'aurait dit à défaut de la raison ; c'est sans doute l'amitié affligée qui la première révéla aux hommes le secret de l'immortalité de l'âme.

Maximilien JAUBERT, Or∴.

CANTATE SCÉNIQUE

Pour les honneurs funèbres rendus au F.·. RAMBERT-DUMAREST.

Musique de NADERMAN *et* RIGEL.

UN VISITEUR.

(*Récitatif obligé.*)

QUEL deuil en ces retraites saintes !
Pourquoi ce lugubre appareil ?
Je vois des pleurs, j'entends des plaintes;
Mon cœur s'émeut : dieux! quelles craintes!
Au vôtre, mon trouble est pareil.

UN FRÈRE DE LA L.·.

A nos regrets, comme à nos larmes,
Ah ! nous donnons un libre essor.
La mort, l'impitoyable mort,
Des plus doux nœuds a brisé tous les charmes.

Rien ne l'arrête dans son cours ;
Ses invincibles armes,
D'un vénérable frère ont terminé les jours.

CHŒUR.

Déplorons cette perte,
Et sur sa tombe encor ouverte,
A pleines mains jetons des fleurs,
Comme un tribut de nos douleurs.

AIR.

Il fut l'ami de son semblable ;
Il fut modeste, simple et bon ;
Et du temple de Salomon,
Colonne inébranlable,
Dans cet atelier respectable,
Dont le Grand-Sphinx est l'ornement,
Il a laissé, de son talent,
Un monument impérissable (1).

INVOCATION.

Dieu de bonté, Dieu de lumière,
Grand Architecte de ces lieux,

(1) *Allusion à la médaille du Grand-Sphinx qu'il a gravée pour la R.·. L.·.*

Devant ton trône glorieux,
Tes ouvriers, dans la poussière.
Baissent un front religieux.
Du haut des cieux
Si tu contemple
Ces ouvriers laborieux,
Tu vois qu'un frère vertueux,
Dans ton saint temple,
Est un exemple
Sans cesse présent à leurs yeux.

MONTAIGLON.

HYMNE.

OMBRE chérie, ombre sacrée,
Descends du séjour immortel,
Et vois autour de cet autel,
De tes amis la foule consternée,
Te consacrer, en ce jour solennel,
De ses regrets un hommage éternel.

Et nous, remplis d'un noble zèle
Pour la gloire de nos travaux,
Dans cette ardeur, dignes rivaux,
A l'amitié, si ce jour nous rappelle,
N'oublions pas que son divin flambeau
Ne peut s'éteindre en la nuit du tombeau.

MONTAIGLON.

CANTIQUE D'APPRENTI.

AIR *de l'Opéra comique.*

A peine dans vos rangs, Maçons,
Vous avez bien voulu m'admettre ;
A peine à vos sages leçons
Ma raison vient de se soumettre ;
Déjà j'ose élever la voix,
Mais bien faible je vais paraître :
J'en demande pardon trois fois,
Apprenti n'est pas maître.

Maçons, une de vos lois dit
D'aimer, de secourir son frère ;
Auprès de vous mon cœur apprit
Cette loi qui vous est bien chère ;
Ah ! pour suivre un devoir si doux,
Combien habile je vais être :
Car, dans l'art de vous chérir tous
Je vaudrai bien un maître.

Femmes, l'empire de vos yeux
Doublerait par l'art de vous taire,

Devant vous s'ouvriraient ces lieux
Que vous ferme une loi sévère.
Mais un propos trop indiscret
Par vous nous trahirait peut-être ;
Car chez vous, pour dire un secret,
L'apprenti vaut un maître.

Ah ! corrigez vîte un défaut
Qui nous impose un sacrifice ;
Les Maçons à l'ordre aussitôt
Vous recevront avec délice.
Par trois fois je vous saluerais,
Si vous pouviez ici paraître ;
Trois fois.... c'est bien modeste.... mais
Apprenti n'est pas maitre.

Ne cherchez point dans ces couplets
L'esprit du français vaudeville ;
La gaîté peut, dans nos banquets,
Briller sans les grâces du stile.
Modeste apprenti Franc-Maçon,
J'ose encore vous faire connaître
Que parmi les fils d'Apollon
Je ne suis pas un maître.

Auguste MAME, *Membre de la L.·. du* Tendre accueil, *Or.·. d'Angers.*

CANTIQUE

Chanté à la reprise des Travaux de la R.·. L.·. ci-devant *Saint-Louis de la Gloire*, aujourd'hui *Saint-Napoléon de la Gloire*, à l'Or.·. de Saumur, par le F.·. Auguste Mame, député de la L.·. du *Tendre-Accueil*, à l'Or.·. d'Angers, le 18 janvier 1809.

Air : *Petite table réveille.* (de Fanchon).

Dans la légende dorée
Des hôtes du paradis,
Votre raison éclairée
Fit un choix que j'applaudis.
Pour patron,
A Simon,
A Saint-Louis, Saint-Macaire,
De tout mon cœur je préfère
Le grand Saint-Napoléon.

De loin en pélerinage
Nous venons, pleins de ferveur,

Avec vous sur ce rivage
Fêter votre protecteur.
Tout Maçon
D'un feston,
Voudrait orner la couronne
Qu'en ce temple l'amour donne
Au grand Saint-Napoléon.

Mais déjà, sous son auspice,
Un atelier travaillait,
Par la gloire et la justice
Avec éclat il brillait.
Sous un nom
De renom
L'empire était une Loge
Où retentissait l'éloge
Du grand Saint-Napoléon.

Princes et rois dans son temple
Furent avec pompe admis;
D'autres, fuyant cet exemple,
Ont perdu tous leurs outils.
Le bourdon
Du canon
Dans cette loge innombrable
Proclame pour Vénérable
Le grand Saint-Napoléon.

Mais l'Espagnol anglomane
A l'épreuve en cet instant,
Fait, comme doit tout profane,
Un voyage fatigant;
Mais le son
Du canon,
Déjà publie en Castille
Qu'il fait pacte de famille
Avec Saint-Napoléon.

COUPLETS

Faits et chantés par le frère Or.·., à la fête d'adoption de la Loge *Saint-Eugène*, le 3 janvier 1807.

AIR *du Vaudeville de Cassandre aveugle.*

Nous adorons les vertus sincères,
Le goût, l'esprit ont des droits sur nos cœurs;
Ainsi, mes Sœurs, regardez vos Frères,
Vous ne verrez que des adorateurs.

Aucun de nous ne sait sa destinée:
Mais nous pourrions prédire tour-à-tour
Que dans ces lieux de la nouvelle année,
Ce jour pour nous sera le plus beau jour.

Nous adorons, etc.

Les F.·.-M.·., répète le vulgaire,
Depuis long-temps cachent un grand secret,
Si nous avions le secret de vous plaire,
Ce secret là, comme on le garderait!

Nous adorons, etc.

Nombres parfaits de la Maçonnerie,
En ce beau jour vous êtes sans effet,
Car de nos Sœurs, quand la Loge est remplie,
Tout bien compté, c'est le nombre parfait.

Nous adorons, etc.

SANTÉS MAÇON∴

AIR : *Chantons* lætimani.

Santé des Apprentis.

MAÇONS en qui pétille
Le feu de la gaîté,
De la grande famille
Buvons à la santé.
Buvons aux Apprentis; (*bis*)
De la Chine à Paris,
Ils sont tous nos amis.

Santé des Compagnons.

Mais qu'eût fait sur la terre
Le premier des Maçons,
Sans la main tutélaire
De ses Frères? Buvons
Aux compagnons *chéris*;
De la Chine à Paris,
Ils sont tous nos amis.

Santé des Maîtres.

Imitons nos ancêtres,
Notre patron l'a dit :
Faisons des coups de Maîtres.
Buvons à petit bruit
A nos Maîtres chéris ;
De la Chine à Paris,
Ils sont tous nos amis.

Santé de tous les Maçons.

Quand sur la terre et l'onde
L'ardent Dieu des combats
Partagerait le monde
En deux camps de soldats,
Les vrais Maçons unis,
De la Chine à Paris,
Seront toujours amis.

Santé des FF.·. de la CONSTANCE-COURONNÉE.

En ce moment prospère,
Je suis plus grand qu'un roi.
Le maître du tonnerre

N'est pas plus fort que moi,
Au sein de cœurs unis
De mes enfans chéris,
Tous frères, tous amis.

Vœu du Vénérable.

O! ma bonne *Constance*,
Tu vivras dans mon cœur
Autant que l'existence
Y tiendra sa chaleur.
Point n'aurai, je le dis,
De la Chine à Paris,
Jamais de meilleurs amis.

ÇAIGNART-DE-MAILLY.

COUPLETS

Adressés par la R.·. L.·. de la *Félicité Bienfaisante*, à l'Or.·. de Gand, aux FF.·. Vis.·. de la L.·. des *Vrais Amis de l'Union* de l'Or.·. de Bruxelles.

FRÈRES qui décorez ce Temple
Et brillez à notre Orient,
Lorsqu'en ce lieu je vous contemple
J'éprouve un bien doux sentiment.
Alors ma voix reconnaissante
S'écrie avec émotion :
« La *Félicité-Bienfaisante*
» Est le doux fruit de l'Union ».

Représentans de notre mère,
Qui nous visitez en ce jour,
Portez-lui l'hommage sincère
De notre filial amour.
Dites-lui qu'ici chacun chante
Ce refrain cher à tout Maçon :
« La *Félicité-Bienfaisante*
» Est le doux fruit de l'Union ».

Adoptons pour notre devise
Cette touchante vérité.
Que chacun de nous la redise
En ce jour de solennité.
Et qu'une main reconnaissante
Grave ici cette inscription :
« La *Félicité-Bienfaisante*
» Est le doux fruit de l'Union ».

LIÉGEARD, *M.·. Or.·.*

G.·. O.·. DE FRANCE.

FÊTE DE L'ORDRE,

Présidée par le Sérénissime G.·. M.·.

La solennité de la fête de l'Ordre a été doublement intéressante, et par le grand concours et par la distinction des hautes lumières qui en ont fait éclater la pompe.

Le F.·. Regnaud, G.·. O.·., y a fixé l'intérêt par une pièce d'architecture qui portait une sorte de touche orientale.

Elle s'attachait particulièrement à l'illustre présence du F.·. Asker-Kan, ambassadeur de Perse, nouvellement initié aux mystères maç.·.

Le caractère particulier de ce respectable étranger, tout à-la-fois héros,

guerrier, homme d'Etat, et l'un des premiers savans des contrées asiatiques, en relevait dignement le lustre.

C'est ainsi que, par un contraste frappant, les portes de l'O∴ s'étaient ouvertes devant celui qui semblait devoir en avoir reçu les étincelles natives.

Il ne paraît pas, toutefois, que la Maç∴, sortie incontestablement de la source de lumières, les pays orientaux y ait conservé, nous ne dirons pas des temples, mais même des sectateurs.

Nulle trace, ni dans les écrits des sages, ni dans les traditions conservées, ni dans les institutions diverses qui, quoique dénaturées ou modifiées, auraient pu conserver l'auguste et immortelle empreinte d'un O∴ dont, depuis plusieurs siècles, les branches fécondes ont jeté des rameaux jusque dans les Amériques et au fond des Indes.

Aussi le G∴ O∴, jaloux de saisir pour la gloire de l'O∴ tout ce qui peut en développer les avantages, en aggran-

dir le domaine et en multiplier les heureux rejetons, a-t-il mis le plus grand prix à la présence du T.·. R.·. initié Persan. Il semblait un nouveau Pythagore introduit sous les voûtes sacrées du temple de Memphis. Les ministres saints de nos autels, semblable aux hiérophantes d'Eleusis, s'empressaient à l'envi de lui ouvrir le sein de l'amitié fraternelle, de lui dévoiler l'ordre mystérieux des travaux, de lui développer les points de vue philantropiques de la première association du monde, si elle n'est la plus ancienne.

Doué d'une profonde sagacité, ce F.·. éclairé paraissait vivement ému des scènes touchantes qui se sont succédées devant lui. Souvent il a pu reconnaître l'éclat de la pompeuse dignité orientale qui en rehausse les fêtes solennelles; mais le doux épanchement d'une fraternité universelle, d'une amitié concordante, a encore plus sensiblement affecté son âme.

Puisse une aussi brillante conquête,

devenir le germe de la transplantation de l'arbre maçonnique, en son sol véritablement natal et primitif!

Heureux et riche de gloire, l'At.·. qui se félicite d'avoir posé la première pierre angulaire de cet édifice! Un jour nos neveux, fouillant dans les Annales, tressailleront de joie en reconnaissant ce beau jour marqué par cette époque de colonisation, en quelque sorte, dans un autre monde.

Avec quel intérêt notre illustre initié n'a-t-il pas entendu le compte annuel des actes d'humanité et de bienfaisance exercés sous les auspices du G.·. Or.·.! Au sein de la grande famille, sous les yeux des premiers propagateurs des vertus de l'O.·., se sont déroulés des pages dignes de l'origine, du principe et du but de notre recommandable institution. Son état florissant en France lui promet les plus hautes destinées. La sagesse qui, la branche d'acacia d'une main, et le rameau d'olivier de l'autre, en tient les rênes et sème partout l'es-

prit d'union et de concorde, semble avoir *ouvert* désormais devant le G.·. O.·. les portes de l'immortalité. La marche est grande, majestueuse, impartiale, et en utilisant, sous tous les points de vue, la mine fertile qui roule chaque jour de nouvelles richesses, ses illustres chefs auront acquis des droits impérissables à la considération présente et à l'admiration future de tous les vrais amis et défenseurs du sublime *art royal.*

S'il n'est donné aux At.·., même les plus brillans, que d'offrir la figure approximative de tenues aussi imposantes, combien n'est-il pas précieux qu'à des époques aussi mémorables, les zélateurs de l'O.·. aient la facilité de se retremper en quelque sorte au foyer même de la vraie et de la plus pure lumière.

Les grands de l'état qui ont concouru à l'exercice de leurs hauts offices, y ont apporté, à l'Or.·. et sur les colonnes, ce caractère d'affabilité et d'aménité, apanage de l'homme épuré et au-dessus du profane.

Les détails historiques de cette solennité étant réservés à l'état du G.·. O.·., où doit se consigner le procès-verbal de la séance, nous ne croyons, pour satisfaire au vœu de nos lecteurs, devoir offrir ici que le tableau des chants lyriques qui ont retenti sous les voûtes du temple.

CANTATE,

Paroles du F.·. LAGARDE.

Musique du F.·. JADIN, *Membre du Conservatoire.*

RÉCIT

Chanté par le F.·. BERTIN, de l'Académie Impériale de musique.

DIEU tout-puissant, essence protectrice,
Grand Architecte et du Monde et des Cieux,
Daigne prêter une oreille propice
A nos accens religieux!

Si dans ce jour de bonheur et de fête,
Tes fidèles adorateurs,
Devant ta majesté viennent courber la tête;
Si vers ton trône auguste ils élèvent leurs cœurs,
C'est pour Napoléon que leur amour t'implore,
C'est pour le plus grand des mortels.
Sur ce père chéri, que tout son peuple adore,
Verse tes bienfaits éternels.

AIR

Chanté par le F.·. BAPTISTE, du Théâtre Feydeau.

Sur la terre il est ton image,
Le sort du monde est dans ses mains;
Comme toi, clément, juste et sage,
Il veut le bonheur des humains.
Armé de la toute-puissance,
Il l'exerce par des bienfaits;
La foudre, instrument de vengeance;
Est dans ses mains l'instrument de la paix.

CHŒUR

Chanté par les FF.·. BAPTISTE, BERTIN et FASQUEL, du Conservatoire.

Peuples, que la reconnaissance
Attache à son char glorieux,

Sous l'égide de sa puissance,
Vous qui respirez plus heureux,
Pour l'aimer, venez dans ce Temple,
Vous y puiserez des leçons;
Au monde nous devons l'exemple,
Nous sommes Français et Maçons.

STANCE

En l'honneur du T.·. S.·. G.·. M.·.,

Paroles du F.·. ***, parodiées sur la Musique de Fioraventi, et chantées par le F.·. Bertin.

Quel charme, Illustre Maitre, en cette auguste
enceinte
Ta présence répand en ce jour solennel,
L'amitié te contemple, et d'un cœur paternel
Reconnait sur ton front l'ineffaçable empreinte.

CHŒUR

Chanté par les FF.·. Baptiste, Bertin et Fasquel.

(*Les paroles sont parodiées sur la Musique de l'Opéra* d'Idoménée, *par* Mozart.)

Jour heureux, jour d'ivresse,
Délicieux momens,

Qu'une vive allégresse
S'unisse à nos accens.

STANCE

En l'honneur de son Excel.·. l'Ambassadeur de Perse,

Paroles de ***, Musique du F.·. d'Arondeau; chantée par le F.·. Baptiste.

Mais de la rive Orientale,
Quel astre vient luire en ces lieux,
Et de la pompe qu'il étale
Éblouit et charme nos yeux ?
C'est Asker-Kan, dont l'influence
Des arts entretient la splendeur;
D'un monarque ami de la France,
On reconnaît l'Ambassadeur.

On reprend le chœur.

Jour heureux, jour d'ivresse, etc.

DUO

Chanté par les FF.˙. BAPTISTE et BERTIN.

Paroles du F.˙. ***, parodiées sur la musique d'un *duo d'el Matrimonio per Raggiro*, (de *Cimarosa*).

Quelle pure jouissance
Est ajoutée à nos plaisirs!

Amitié, par ta présence,
Ne nous laisse aucuns désirs.

Ensemble.

A jamais sois notre guide,
Des Maçons entends les vœux;
Protégés par ton égide,
Nous serons toujours heureux.

Par ta puissance,
Par ta constance;
Et l'indigence,
Et l'opulence,

*

Sans préférence
Sont à nos yeux.

A jamais sois notre guide, etc.

Ensemble.

Amitié, bonheur du sage,
Tu remplis tous nos souhaits;
Des Maçons reçois l'hommage,
Sur nos cœurs règne à jamais.

Cet hommage expressif, qui a terminé les premiers travaux, a été couronné par le banquet d'usage, pendant lequel les fleurs d'esprit, semées par plusieurs enfans d'Appolon, ont égayé la gravité du sénat maç∴, et fait connaître qu'une aimable et ingénieuse hilarité n'a rien d'incompatible avec les mœurs essentiellement austères des propagateurs de la vraie lumière.

CAIGNART DE MAILLY.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.


Princeton University Library
32101 061269146

This Book is Due